

Vingt ans
de
Rock
français

Christian Victor

Julien Regoli

rock & folk / Albin Michel

Vingt ans de
Rock français

Christian Victor

Julien Regoli

**Vingt ans
de**
Rock
français

rock & folk / Albin Michel

Nous remercions tous ceux qui ont bien voulu
apporter leur concours à nos recherches, et
particulièrement : Jean-Pierre Hérant,
Jean-Louis Lamaison, Daniel Lesueur, Palmer,
Jean-William Thoury, ainsi que le personnel des
Bibliothèque et Discothèque nationales.

Maquette et mise en pages Daniel Fuhrmann

© Éditions Albin Michel, 1978
22, rue Huyghens, 75014 Paris
ISBN 2-226-00715-6

Sommaire

1

Le rock'n'roll, des premiers hoquets
à l'explosion. 1956 - 1962 9

2

De l'âge d'or du yé-yé
aux premiers beatniks. 1963 - 1966 59

3

La pop-music, du blues au folk,
des festivals à la révolution. 1967 - 1972 87

4

Du retour
du rock à la nouvelle vague 121

Table des illustrations 153

Table des matières 156



**La pop-music,
du blues au folk,
des festivals à la révolution**
1967-1972

La situation internationale

Dorénavant, plus question de faire avaler n'importe quelle sauce aux jeunes. Leur musique ne sert plus seulement à se défouler mais aussi à exprimer une révolte et un refus. Cela a, somme toute, quelque chose de rassurant, des jeunes qui parlent. Cela présage une possibilité de dialogue avec les adultes que les blousons noirs, rockers ou mods, refusaient complètement. Pourtant, la crise de conscience des beatniks, leur découverte de l'orientalisme et des paradis artificiels, ouvrent de nouveaux horizons et n'ont pas fini de poser des problèmes. Il ne s'agit plus seulement d'une musique mais d'une façon de vivre et de penser, d'un véhicule culturel international. Bientôt, une profusion de nouvelles tendances voit le jour.

Psychedelic

Les jeunes veulent vivre autrement mais ne se préoccupent pas de questions sociales. Leur autre vie est avant tout une vie de l'esprit. Et on atteint ce niveau supérieur de connaissance de soi par les drogues hallucinogènes. Alors que des groupes de rock anglais comme les Pretty Things n'utilisaient des stupéfiants comme la prélude que pour s'exciter, les drogues les plus bénignes sont devenues maintenant synonymes d'intense expérience intérieure et de découverte spirituelle. Née dans une situation d'abondance, dans une Angleterre à la veille de sa décadence économique, la mode psychedelic regorge d'excentricité, d'experimentalisme et de modernité. L'important est alors de se faire remarquer, d'affirmer sa différence. La mode vestimentaire est aux tuniques bariolées et aux minijupes.

Hippies

Ils sont pour la paix, pour l'amour, contre la guerre,

aiment les voyages et les fleurs mais pas le travail. Cela tombe bien car l'économie capitaliste, alors en pleine forme, a moins besoin de producteurs que de marginaux. Dans leurs voyages à la recherche de paradis de toutes sortes, les hippies du monde entier se rencontrent et se reconnaissent grâce à une nouvelle musique.

La pop music

Elle est bien loin, l'époque de ce rock'n'roll dont l'aspect fruste fait sourire. Maintenant la musique des jeunes n'est plus le rock mais la pop music. Elle est progressiste, résolument moderne comme le Pop'art. L'heure n'est plus au défoulement ou à la rigolade. Tout est sérieux et important dans le monde de la pop music. Les disques ne s'achètent plus en 45 tours mais en 33 tours 30 cm, les plus célèbres groupes de rock anglais, Beatles, Stones, enregistrent des albums-concept, c'est-à-dire des albums où toutes les chansons sont centrées autour d'un thème, comme dans un livre ou un recueil de poèmes.

Il y a de l'idée dans la pop music. On croit alors qu'on va tout changer et on se croit tellement en dehors du système, on n'a tellement rien à voir avec l'économie qu'on oublie de voir que ce bel internationalisme profite avant tout à cette Amérique tant contestée. Les Etats-Unis apparaissent alors comme le seul pays digne d'intérêt. Il semble que seuls les riches hippies américains ne s'ennuient pas sur cette terre, qu'il ne se passe rien dans les autres pays du monde, trop en retard. Pourtant, il n'y a guère qu'au Viêt-nam où l'avance des Etats-Unis soit incontestable.

La situation française

En France, il n'y a guère de « psychedelic ». On se contente d'introduire quelques effets de larsen sur des disques yé-yé. Ça fait « dans le coup », mais ce n'est pas la révolution. Il n'y a pas de hippies non plus. La grande presse s'est enflammée pour les beatniks au printemps 1966, elle ne va pas remettre ça l'été 1967 pour des hippies somme toute peu différents des vagabonds de l'année précédente. Les jeunes Français, de leur côté, n'abondent pas dans le folklore hippie fleuri, ils conservent bien souvent leurs treillis, leurs jeans râpés et se déclarent plus facilement beatniks qu'hippies. Ces derniers sont plutôt quelques beaux et libres Américains à l'image des vedettes des films *Easy Rider* et *More*.

Pas de psychedelic, pas de hippies, pas d'équivalents français de Bob Dylan ou des Rolling Stones, pour assurer

les bases; la pop music est bien mal partie en France. Les Français faisaient surtout des adaptations et les albums-concept cassent la baraque. Il est en effet difficile d'adapter un petit morceau de ces albums et impossible d'en reprendre un dans sa totalité.

Pour protéger le business français, on réduit à 20 % les produits étrangers sur les ondes, et la pop music s'en trouve exclue aux heures de grande écoute. Les vieux yé-yés et quelques nouveaux tout aussi médiocres triomphent plus que jamais, tandis que la pop music anglaise ou américaine a son émission spécialisée, le *Pop-Club*, tous les soirs à 22 h sur France Inter.

Au cours de l'automne 1966, deux nouvelles revues apparaissent. Elles abordent les choses d'une façon plus musicale, plus intellectuelle que *Salut les Copains*, dont

le tirage ne baisse pas. La première de ces revues, *Hit-Parade*, dirigée par Louys Gros, est résolument moderne et intelligente, mais ne dure pas assez longtemps pour devenir une revue de pop music. La seconde, *Rock & Folk*, faite par les éditeurs de *Jazz Hot*, bénéficie d'une présentation soignée et du concours de journalistes compétents,

Kurt Mohr, Jacques Barsamian, ensuite Alain Dister, Philippe Paringaux, Paul Alessandrini. Elle reste toujours à la pointe de l'évolution musicale et devient rapidement la revue officielle et indispensable de la pop music en France.

Une révolution sans musique

Par ce beau mois de mai 1968, les jeunes Français sont dans la rue. Que veulent-ils : un *Pop-Club* à la télé ? Un *Rock & Folk* quotidien ? De tout ça, il n'en est pas question, ils veulent rien de moins que le pouvoir politique. Que chante-t-on dans les usines ou les universités ? Des chansons populaires ou des chansons engagées mais on ne s'occupe pas de pop music. Chez les Anglo-Saxons comme en France, on parle de révolution. Mais alors que là-bas elle passe par la musique, elle semble ici passer avant tout par la politique.

Conséquence logique de cette accession des masses à la culture, ce sont Reggiani, Moustaki, Jean-Christian Michel et leurs estampilles culturelles bien évidentes qui grimpent dans les hit parades, après mai. Ils passent même un moment pour être le blues ou la pop française. Toutefois, si durant les événements du printemps, la pop music semble étrangère à la révolution, une pop music française va naître quelques mois plus tard et son développement est amplement conditionné par les idées de mai.

Hard blues boom

Avant mai 68, quelques groupes inspirés par le « blues boom » anglais se sont formés en France. Ils jouent avant tout pour la musique, ne se posent pas de problèmes de conscience et restent absolument indifférents aux idées de mai : « Nous, on aime s'éclater, et puis on aime les filles. » (Les Variations, *R & F* n°48, janvier 1971.)

Ces groupes chantent uniquement en anglais. C'est déjà presque mal vu d'être blanc et de chanter le blues,

des adaptations en langue française sont alors, complètement hors de question. Le retour aux sources et l'élan de pureté du blues boom ne peuvent le supporter.

Après mai, ces groupes continuent de fleurir. Ils se produisent surtout dans les boîtes et le tremplin du Golf en est envahi. Ils ne jouent que pour leur plaisir et restent aussi indifférents aux possibilités de succès commercial qu'aux idées révolutionnaires.

Variations

Dès le printemps 1967, les Variations gagnent le tremplin du Golf Drouot et font un tabac à la Locomotive. Mais il est bien difficile d'aller plus loin pour Jo Lebb (chant), Marc Tobaly (guitare), Jacques Grande « Petit Pois » (basse), Jacky Bitton (batterie), car ils chantent du rock en anglais, ce qui pour un groupe français n'est pas un argument commercial convaincant en 1967. Les Variations tournent tant bien que mal en

Allemagne et en Scandinavie. Au Danemark, ils enregistrent « Mustang Sally » qui atteint la quatrième place du hit parade national.

C'est en France cependant qu'ils entrevoient de nouveaux espoirs après un passage à la télévision le 31 décembre 1968, où ils interprètent « Satisfaction/Around and Around/Everybody Needs Somebody ». Ils assurent ensuite la



première partie de Johnny Hallyday au Palais des Sports en mai 1969, et leur premier 45 t. enregistré chez Pathé-Marconi « Come along » se vend convenablement.

Fin 70, les Variations enregistrent leur premier album *Nador* et, « managés » par Alain Tobaly, ils tournent et vivent de leur musique. Ils amènent 2 000 personnes au pavillon des Halles.

Les Variations, les Pop Stars françaises. *Photo Leguay/Scoop*

Influencés par les Stones et Jimi Hendrix, ils jouent leurs propres compositions, un hard rock violent avec quelques relents de musique orientale. Ils aiment la défonce, les filles, tout ce qui flambe, et fréquentent plus les boîtes de nuit

que les salles de répétitions. Leur agressivité et leur aspect « star pour provinciaux » est alors diversement apprécié dans la presse, d'autant plus que la mode est à la musique de recherche, et que les Variations restent à l'écart de cette vogue intellectualiste. Cette adversité et la vie trépidante qu'ils mènent finissent par épuiser les Variations et les difficultés relationnelles s'installent dans le groupe. Après le slow de l'été « Down the road », Jo Lebb s'en va un moment puis revient à la fin de l'année 1972 et les Variations s'envolent pour les Etats-Unis, à la recherche de leurs rêves et de leur unité. Ils assurent quelques premières parties, sont gratifiés de quelques lignes dans le *Billboard*, sortent un second album, *Take it or Leave it*, enregistré dans les studios Stax à Memphis par Don Nix. Il y a quelques bons titres sur cet album, « Walk Right Down/Silver Girl », et un excellent titre en français sur le 45 t. suivant, « Je suis juste un rock'n'roller ». Ils orientent ensuite leur

musique vers des sonorités plus orientales et moins rock. Ce style plus original marche en Amérique; les Variations y entament bientôt une longue tournée et enregistrent un troisième album, *Moroccan Roll*.

Toutefois, en France, la situation n'a guère changé pour eux, et leur concert à l'Olympia, le 17 juin 1974, n'est pas un franc succès. Peu après, Jo Lebb quitte définitivement le groupe, les autres enregistrent un quatrième album avec un nouveau chanteur, Robert Fitoussi. Mais, rien ne va plus ! L'épopée des Variations se termine là. Ils n'ont rien inventé mais ils ont fait remuer beaucoup de gens en dix ans de carrière et de galères, et sont devenus le symbole d'un certain rock français, en vivant au premier plan l'aventure que tous les autres vivent dans l'ombre. Trop purs et trop durs, ils n'ont pu entrevoir de nouveaux horizons. D'autres groupes ont pris la relève et brûlent les scènes à leur place. C'est ainsi que le rock vit et survit en France.

Devotion

Devotion est aussi l'un des pionniers de la pop music française. Comme tant d'autres alors, ils jouent du blues et passent souvent dans les boîtes de nuit. Avec les Variations, ils assurent la première partie de Johnny au Palais des Sports en 1969.

Après quelques années d'existence, Devotion se

dissout, avant l'éclosion de la pop française, et n'a pas le temps d'enregistrer. Patrick Gandolfi devient manager d'Alice, et le guitariste Paul Sémama tourne et enregistre avec d'autres musiciens, joue dans de nombreux groupes (Alice, Dynastie Crisis, Tribu), avant de devenir ingénieur du son.

Alan Jack Civilization

Dès 1965-1966, Alan Jack Civilization, fondé par Jacques Brault, est très apprécié des amateurs de rock du Golf Drouot et de la Locomotive. Il a beaucoup de succès en ouverture d'un Festival de rock réunissant à l'Alhambra Spencer Davis, Pretty Things et Bill Haley. Néanmoins, Alan Jack doit attendre 1970 pour enregistrer le premier album de la série Byg/Actuel, *Bluesy Mind*, un album de blues entre Spencer Davis et les Cream. Autour d'Alan Jack qui joue du piano,

de l'orgue, chante et compose, il y a alors Claude Olmos à la guitare solo, Richard Fontaine à la basse et Jean Falissard à la batterie. Mais ce groupe est de nouveau très vite dissous. Avec quelques autres musiciens, Alan Jack enregistre un 45 t. en français, « N'y change rien », puis quitte la scène en ne laissant que ces quelques superbes blues mais sans avoir réalisé ses promesses. Il devient ainsi un bluesrockeur légendaire de la fin des années 1960.

Les festivals pop ou le fantasme de Woodstock

1969, en Angleterre et en Amérique, c'est la grande année des festival pop. Il ne s'agit plus seulement de concerts mais de grands rassemblements de paix, d'amour et d'évasion. On s'y rend en stop et on s'y retrouve le plus nombreux possible, 250 000 à Woodstock, et on « prend son pied » tous ensemble, dans une atmosphère de non-violence respectueuse et progressiste. Des tas d'organisateur du monde entier, enthousiastes, démagogues ou financiers, ne rêvent plus que de parquer notre belle jeunesse dans des campagnes autour de scènes rayonnantes d'amour.

En France, au cours de l'automne 1969, Byg/Actuel veulent organiser un festival. Interdit sur tout le territoire français, il a lieu à Amougies, en Belgique. Au programme, des grands noms de la musique contemporaine, du free jazz et de la pop music internationale. La pop est alors très fière d'accéder à la culture et se mélange volontiers à des genres moins grand public. Front uni de la culture et de la contestation. A Amougies se produisent également les plus réputés des groupes français. Pour la première fois, ils peuvent jouer devant un large public, et c'est en cela que le festival d'Amougies marque le départ de la pop française. Martin Circus signe chez Vogue, Triangle chez Pathé, Gong et Ame Son chez Byg, Blues Convention chez Vogue.

Néanmoins, l'organisation de festivals d'une telle ampleur pose de sérieux problèmes. En Amérique, l'époque des festivals est rapidement révolue. Cela ne se passe guère mieux en France. Trois festivals sont prévus dans le sud, au cours de l'été 1970 : Aix-en-Provence, Valbonne, Biot. Les deux premiers béné-

ficient d'interdictions gouvernementales et de la participation des matraques des C.R.S. Les trois festivals se déroulent quand même, mais l'organisation laisse à désirer et les pertes financières sont plus courantes que les bénéfices. On accuse la sale mentalité du public français qui cherche toujours à ne pas payer aux concerts. A Biot, sur 25 000 spectateurs, 4 000 seulement ont payé : « Seuls des Anglais, des Allemands, ou des Danois s'inquiéteront de savoir où se trouve la caisse. » (F.R. Cristiani, *R & F* n°44, septembre 1970.)

On a alors honte d'être Français. On s'aligne volontiers sur la vision américaine du Français, « béret, bâtard, pinard ». Et cartésien, tellement cartésien que quand il ne voit pas la caisse à l'entrée, il ne la cherche pas, il fonce. Serait-ce une forme de liberté ?

En avril 1971, le festival de Saint-Gratien qui réunit uniquement des groupes français et n'attire donc qu'une foule réduite, se déroule bien, mais le 18 juin 1971, le festival d'Auvers-sur-Oise, offert aux jeunes par le riche couturier Jean Bouquin, et où doivent se produire les Stones et Grateful Dead, est un minable fiasco. Une pluie incessante sauve du carnage ce festival très tendu, qui sonne le glas de ce genre de fête.

« L'ère des grands rassemblements pacifiques s'est terminée dans une certaine confusion, cette musique semble maintenant devoir être étouffée par les récupérateurs de toute tendance. Alors, petits enfants, si vous ne voulez pas que la musique que vous aimez devienne un jour le poison que les commerçants comme Machin vous préparent, il va falloir vous battre, contre lui et contre les autres. » (Y. Adrien, *R & F* n°55, août 1971.)

Pop France

En 1970-1971, la pop est installée en France. Il existe plusieurs journaux pop ; des mensuels : *Best*, *Extra*, *Rock & Folk* ; et des hebdomadaires : *Pop music*, *Music Maker*, *Maxi Pop*. Tous sont consacrés à la pop music internationale et font une petite place à cette pop française qui vient de naître et n'a pas la vie très facile. Les groupes pop ont déjà bien des difficultés à trouver des refuges pour jouer, car leurs Marshall 100 watts font du bruit et l'insonorisation des salles n'est pas prévue pour autant de décibels. Les salles qui accueillent la pop sont souvent obligées de fermer boutique face aux plaintes des voisins. Autre inconvénient de ce matériel lourd : il est compliqué et cher à déplacer et à l'achat. La pop française a aussi beaucoup de difficultés à se faire entendre sur les ondes. Les émissions pop sérieuses préfèrent les groupes étrangers, et les émissions de grande écoute ne peuvent pas grand-chose pour ceux qui chantent en anglais. Certains groupes pop en langue française obtiennent péniblement

quelques petits tubes. Leur image sérieuse, leur chant hésitant, complexé, mal articulé, ne leur facilitent pas les choses. Et même avec le soutien de *Salut les Copains*, d'autres revues pour les jeunes à grand tirage, et de la radio, les ventes d'albums de ces groupes ne sont jamais colossales. La plupart des membres de ces groupes sont de bons musiciens. Certains viennent du jazz, d'autres accompagnent depuis longtemps des vedettes yé-yé, sur scène ou en studio. La pop music apporte une prépondérance de la musique sur les paroles, et c'est bien ce qui amène tous ces techniciens de l'ombre sur le devant de la scène. Triangle, Zoo et consorts ne sont pas politisés, ils veulent avant tout faire de la bonne et nouvelle musique.

« Nous, ce qu'on met dans nos textes, ça n'est peut-être pas très révolutionnaire, mais on cherche à y mettre quelque chose de nouveau. Politiquement, ça ne se rattache à aucun parti défini mais ça va contre Mathieu ou Adamo. » (Triangle, *R & F* n°48, février 1971.)

Martin Circus

Au début de l'année 1969, Gérard Pisani, ex-musicien de Johnny Hallyday, fonde son groupe avec Bob Brault (basse, ex-Alan Jack Civilization), Patrick Dietsch (guitare), Paul-Jean Borowski (piano), Jean-François Leroi (batterie). Ils s'appellent un temps Lupanar, puis Martin Circus. Ils jouent n'importe où pendant quelque temps, une musique à base de blues et de longues improvisations. Au festival d'Amougies, ils s'affirment comme l'un des plus personnalisés parmi les groupes pop français. Ils signent chez Vogue et enregistrent aussitôt un album, *En direct du Rock'n'Roll circus*. Martin Circus est alors le groupe français numéro 1 et se trouve en tête de tous les référendums, mais très vite cette formation est dissoute. Seuls Gérard Pisani et Bob Brault demeurent dans le nouveau Martin Circus qui réapparaît en 1971, et se stabilise avec les musiciens suivants : Alain Pewzner

(guitare), Gérard Blanc (chant), Sylvain Pauchard (orgue), René Guérin (batterie). Fin 1971, ils sortent un double album, *Acte II*. Si les nouveaux Martin Circus sont tous de bons instrumentistes, leurs effets sonores sont souvent stéréotypés et l'ensemble manque d'unité. Sur cet album figure le premier tube de la pop française, « Je m'éclate au Sénégal », un brin d'exotisme, de liberté, d'invention et d'humour, c'est alors juste ce qu'il faut pour fleurir sur les ondes. Martin Circus laisse tomber dès lors la pop musicale et se lance dans une variété sans prétention, du sous-Michel Fugain/Big Bazar, « La Révolution française », puis des adaptations inconsistantes des Beach Boys. Mais il ne reste plus aucun membre des premiers groupes.

Martin Circus sur scène avec des masques, en 71. Photo Claude Gassian



Triangle

Dès le début de l'année 1969, on parle de Triangle, formé par le batteur Jean-Pierre Prévotat, ancien Alan Jack, ancien Players, et le bassiste Papillon, ancien Lionceaux et accompagnateur de Johnny Hallyday. Ils s'adjoignent le flûtiste François Jeanneau qui vient du jazz et le guitariste Alain Renaud qui a déjà travaillé aux U.S.A., et va bientôt être remplacé par Mimi Lorenzini. Après le festival d'Amougies, ils signent chez Pathé et enregistrent quelques 45 t. et un album.

Ils veulent avant tout faire de la bonne musique et font des efforts pour s'adapter aux exigences commerciales. Alors que, sur scène, ils se jettent hardiment dans de longs solos improvisés, l'album est à base de morceaux bien structurés avec des solos clairs et précis et des paroles simples et gentiment chaleureuses chantées, moitié en anglais, moitié en français. L'accueil de la presse et de la radio est bon, le 45 t. de Triangle « Peut-être demain » atteint 100 000 exemplaires. « Viens avec nous/Les brumes de Chatou » suivent le

même chemin, se classent dans les hit parades et deviennent des tubes.

Toutefois, son professionnalisme et son bon goût finissent par jouer un mauvais tour à Triangle. Trop léché pour être pop et pas assez exhibitionniste pour durer dans la variété, le groupe connaît bientôt quelques difficultés, Papillon s'en va et est remplacé par deux nouveaux : Denis Dubazé au chant et René Devaux à la basse. Triangle pense à s'exiler aux U.S.A., change de manager, enregistre un troisième album, s'enrichit d'un synthétiseur, puis s'éteint peu à peu, délaissé par tout le monde.

*Viens avec nous, nous avons envie de vivre mieux
Viens avec nous, nous voudrions voir des visages*

[de gens heureux

Viens avec nous, tu prendras des chemins

[inconnus

Triangle. Photo Claude Gassian



Dès ses débuts, Zoo comprend neuf musiciens. La plupart sont des musiciens de jazz ou de studio comme Michel Bonnacarrère et Pierre Fanen à la guitare, Daniel Carlet aux anches, Michel Ripoché au violon. Après le festival d'Amougies, Zoo enregistre un premier album chez Barclay et tourne en France. Son expérience musicale en impose et avec des morceaux comme « Memphis Train/If You Lose Your Woman », Zoo se montre digne du Chicago Transit Authority ou du Blood, Sweet and Tears. On rêve d'une carrière internationale pour lui et Zoo se lance à la conquête de l'Angleterre, passe au Ronnie Scott à Londres. Il doit même se produire à la B.B.C. mais les syndicats de musiciens anglais s'en mêlent et interdisent le passage de ce groupe concurrençant des leurs.

De constants changements de personnel affectent Zoo, Michel Bonnacarrère forme le groupe Ophiucus, inspiré du Canned Heat, et le chanteur Joël Daydé enregistre lui aussi un album de blues avant son tube « Mamy Blue ». Pierre Fanen quitte également le groupe. Zoo ressemble plus à un agglomérat de musiciens qu'à un groupe. Le deuxième album, *Hard Times, Good Times*, avec le chanteur Ian Bellamy, est moins réussi que le premier et la carrière de Zoo devient problématique.

Le groupe survit quelque temps en redonnant du souffle, sur scène ou sur disques, à des vedettes Barclay comme Eddy Mitchell, Léo Ferré ou Nicoletta, mais ne représente dès lors plus aucun espoir pop.

Système Crapoutchik

Christian Padovan et Gérard Kawczynski jouent dans l'orchestre de Jacques Dutronc avant de former Système Crapoutchik dès 1967, avec Jean-Pierre Alarcen (guitare et chant) et Michel Pelay (batterie). Claude Puterflam est directeur artistique, parolier et producteur du groupe, qui enregistre trois 45 t. chez Vogue en 1968. Le succès n'est pas évident et l'année suivante, Claude Puterflam crée son propre label, Falmophone, pour enregistrer le premier album-concept de la pop music française : *Aussi loin que je m'en souviens*. Malgré des mélodies mélancoliques, des paroles douces et des vocaux caressants, « C'est l'hiver », Système Crapoutchik vient un peu tôt. La musique qu'il joue est trop

élaborée pour du yé-yé, il n'existe pas de pop music en France en 1969, et comme de plus le groupe ne se produit jamais sur scène, cet album, influencé par les Beatles de *Sergeant Pepper's*, passe absolument inaperçu. André Sitbon remplace Michel Pelay et Système Crapoutchik enregistre encore quelques 45 t. en 1970. Puis, le succès ne venant toujours pas, il joue dans l'orchestre de *Hair*, et dans des enregistrements de nombreuses vedettes : Michel Berger, Véronique Sanson, etc., avant de se dissoudre.

En 1975, ces requins de studio se réunissent à nouveau, sans Jean-Pierre Alarcen, et réenregistrent toujours dans la même optique, mais avec des orchestrations plus lourdes.

Dynastie Crisis

Jacques Mercier et Jacky Chalard ne sont pas des débutants lorsqu'ils fondent Dynastie Crisis. Ils ont tous deux longtemps accompagné diverses vedettes comme Noël Deschamps, Vince Taylor, Moustique, Christophe. Jacques joue de la guitare,

de la flûte et chante, Jacky tient la basse. Philippe Lhomme, qui vient du jazz et du conservatoire (piano), et Geza Fenzl (batterie) complètent le groupe. Ils font d'abord sur scène des morceaux anglais, puis mettent au point un répertoire en

français, enregistrent un 45 t., « Le corbeau et le renard/J'ai mal », puis un album, *Les Amours n'ont pas d'Ailes*.

Excellents techniciens, leur musique est élaborée, stylée et puissante, inspirée des Beatles et du blues. Mais, malgré quelques passages radiophoniques, le succès se fait attendre et ces musiciens expérimentés, hésitent à s'embarquer dans des galères impossibles. Néanmoins ils trouvent un moyen de prolonger la vie du groupe en devenant les accompagnateurs attirés de Michel Polnareff dès décembre 1972 à l'Olympia. Ils le restent pendant deux ans et effectuent avec lui une tournée au Japon. Ensuite ils regagnent les studios, chacun de leur côté. En 1977, Jacky Chalard forme avec Jean-Pierre Prévotat le groupe Magnum.



Dynastie Crisis, avec Jacques Mercier (chauve) et Jacky Chalard à droite. Photo Daniel Decamps

Alice

Au départ, deux anciens d'Alan Jack Civilization, Jean Falissard et Claude Olmos, opèrent dans Alice. Mais ils ont déjà quitté le groupe lorsque Alain Suzan (orgue), Jean-Pierre Auffredo (saxos et flûte), Bruno Besse (guitare), Sylvain Duplant (basse) et Doudou Weiss (batterie), enregistrent le premier album du groupe en novembre 1970. Leur musique douce et mélodique s'inspire de King Crimson et d'East of Eden. Ils forment un groupe élaboré et maître de lui, qui aime surtout se produire dans les théâtres où le public écoute mais aussi regarde le spectacle. Ils essaient de mettre au point un conte musical et poétique, « Le voyage d'Alice », qu'ils présentent au théâtre de la Musique et au théâtre de l'Alliance française. Alice semble devoir s'imposer comme

le chef de file d'une pop music française élaborée et originale, mais au début 1971, le groupe se sépare après quelques mois d'existence.

En 1973, un nouvel Alice réapparaît. Autour d'Alain Suzan et de Doudou Weiss, seuls rescapés, il y a Paul Sémama (guitare et chant), Luc Bertin (piano et moog) et Ian Jelfs (guitare et chant). Ils enregistrent un album, *Arrêtez le Monde*, avec plus de vocaux que dans le premier, et toujours dans la même lignée précieusement mélodique. Cet album est également enregistré avec des vocaux anglais, pour l'exportation. Mais le second Alice ne dure guère plus que le premier. Les musiciens se recyclent dans les studios. Il reste ces albums brillants, achevés et sans concessions.



Alain Suzan, chef de file d'Alice. Photo Claude Gassian

Blues Convention

Dès le début de l'année 1969, Blues Convention se produit à la Tour de Nesle. Il joue alors du blues. L'orchestre comprend deux futures célébrités, Klaus Blasquiz et Richard Pinhas, qui quittent le groupe assez vite. Ce sont Alain Caragnani (orgue), Jacques Caragnani (basse), Jean Atlana (batterie), Jean-Pierre Sicart (guitare et chant), qui passent au festival d'Amougies et

enregistrent un 45 t. chez Vogue en 1971 : « Si je n'avais pas/Revanche à Vénus ». Leur musique s'est éloignée du blues des débuts et explore des horizons progressistes.

Elle reste néanmoins efficace et puissante et passe bien sur scène. Blues Convention jouit d'une bonne réputation et d'un certain succès mais disparaît trop vite.

Total Issue

Trois excellents musiciens de jazz qui ne savent plus très bien quoi faire dans leur domaine cherchent une issue dans la pop, et fondent Total Issue au début de l'année 1970. Georges Locatelli (guitare), Henri Texier (basse), Aldo Romano (batterie), sont à la base du groupe où passent Jean-Pierre Huser (chant), Chris Hayward (flûte), Michou Libretti (guitare). Techniciens irréprochables, ils ne parviennent cependant pas à trouver un son original. Ni défonçante, ni

planante, leur musique trop propre est prise entre deux feux et, lorsqu'ils ne sont pas inspirés, ils sombrent dans l'exhibition technique et le manque d'énergie. Il reste quelques belles réussites instrumentales qui donnent à l'album une couleur douce et détendue.

Mais Aldo Romano et ses hommes ne trouvent pas vraiment d'issue dans la pop et après trois ans de galères, regagnent leurs studios et leurs cabarets.

Pop subversion

Pop politique

A côté de ces modestes assainisseurs d'ondes, d'autres veulent beaucoup plus. Au cours de l'été 1970, au festival de Valbonne, on voit apparaître beaucoup de ces groupes politisés : Red Noise, Barricade, Komintern. Eux se sentent concernés par les idées de mai et d'après-mai, n'ont pas peur de s'affirmer français, et le public qui les soutient se plaît à foutre une pagaïe bien de chez nous à chacun de leurs concerts. Avec eux, fini le temps où l'on rougissait de n'être pas né à San Francisco et de ne pas avoir ce côté bon, sympa et cool des Anglo-Saxons.

Ces groupes et leur public sont pour la plupart des étudiants qui ne fréquentent plus tellement leurs cours, ou des désœuvrés que seule une musique joyeuse et fêtarde, jouée dans un cadre bordélique, fait sortir de leur léthargie. L'étudiant est alors un personnage à la mode, il a bien changé avec mai 68, il ne va plus à l'université pour devenir cadre mais, sans cravate et avec des cheveux longs, pour faire de la politique, contester, s'intéresser aux problèmes de la classe ouvrière ou à la culture parallèle ou de masse. Pour beaucoup de ces étudiants révolutionnaires, la révolution n'est plus seulement une question de prise du pouvoir mais aussi de vie quotidienne.

Le F.L.J., Front de Libération de la jeunesse, prend en charge la désorganisation des concerts pop. Lors d'un concert avec Yes, Soft Machine, etc., organisé par l'École des Élèves Ingénieurs, et qui réunit plus de 5 000 personnes au Palais des Sports, ils défoncent les portes d'entrée, cassent les sièges, s'emparent du bar et distribuent les provisions. Cela se termine par des charges de C.R.S. En avril 1971, lors de la célébration du centenaire de la Commune de Paris, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, avec Gong, Komintern, Red Noise, ils allument des feux de joie avec les meubles et distribuent les réserves des caves de l'école.

Ces actions ne sont pas toujours appréciées de la majorité du public car, en assimilant la pop au gauchisme, elles compromettent sérieusement l'avenir des concerts pop en France. Le F.L.J. s'en moque bien ; ce qui l'intéresse, c'est avant tout de détourner les concerts pop en une fête jeune et révolutionnaire qui fasse peur à la bourgeoisie. Comme les maîtres de Woodstock, ils veulent faire communier les jeunes, mais dans l'ivresse de la subversion et non plus dans la religion cool de l'amour et de la paix.

Après sa dissolution, le F.L.J. est remplacé par le F.L.I.P., Front de Libération et d'intervention pop, qui a des visées moins spontanées et des actions moins spectaculaires. Il veut libérer la pop du joug capitaliste et est animé surtout par les musiciens de Komintern.

Ces quelques saccages intensifient la répression et la méfiance des organisateurs et du pouvoir. Mais cette conception française de la pop ouvre également d'autres

perspectives. Puisque la pop attire beaucoup de monde et est rejetée par le système, les organisations politiques, principalement les gauchistes, s'y intéressent et ne cessent d'inviter des groupes pop aux fêtes qu'ils organisent. Pour certains, ce n'est qu'une occasion de remplir les caisses, pour d'autres un moyen de sensibiliser les jeunes à leur propagande ou pour d'autres encore, simplement un moyen de se sentir bien, de commencer à vivre des lendemains qui chantent.

Pop parallèle

Partout dans le monde, la pop est opposée au système. La contestation très artistique, très avant-gardiste de l'underground anglo-saxon, prend en France une teinte particulière, politique. Tout un circuit parallèle tente de se créer.

On n'hésite pas alors devant les mélanges et les expériences. On rêve de spectacle total et, devant la fermeture de toutes les salles organisatrices de concerts pop, une expérience de ce type est tentée, l'Open Circus : on installe dans les Halles de Paris, alors évacuées, un chapiteau capable d'accueillir 5 000 spectateurs. On y fait du cirque, du théâtre, de la pop, avec une super sono fournie par EMI. Mais pour le grand public, *Hair* représente le sommet de l'esprit pop et l'Open Circus, qui n'attire guère plus de 150 spectateurs à chaque représentation, doit rapidement replier son chapiteau.

Il y a une presse underground : *Le Pop*, tendance gauchiste, *Le Parapluie*, tendance avant-garde, *Actuel*, tendance américaine. C'est ce dernier qui prend le plus d'importance et tire bientôt à 50 000 exemplaires. Il sait conserver une liberté de forme et de ton qui lui permet d'englober tous les courants marginaux, des expériences de vie communautaire à la théorie révolutionnaire, et devient rapidement « le » journal underground français.

Actuel ignore les groupes pop consacrés mais est très attentif à tous les groupes qui apportent quelque chose de nouveau et cherche à promouvoir un circuit parallèle pour eux. C'est également ce rôle que vont jouer deux nouveaux producteurs de disques. Le plus important, Byg, fondé par la même équipe que le festival du même nom, produit des disques de musique contemporaine, de free jazz et de pop music française. Le second, Futura, est spécialisé dans la pop music française expérimentale et subversive, et de ce fait n'a qu'une existence brève et tourmentée.

La pop music subversive, authentiquement française, vit bien difficilement. Ses options contestataires, et l'idée sous-jacente que la musique est l'affaire de tous, l'empêchent de se tourner franchement vers le professionnalisme. Red Noise, Mahjun et consorts s'effacent peu à peu, en nous laissant quelques embryons de ce qui aurait pu se passer en France, en dehors de l'imitation des Américains.

Red Noise

« J'aurais voulu que notre musique soit une espèce de poubelle : on jette dedans des morceaux de chansons populaires, des bruits, n'importe quoi, on agite tout, on ressort ça tel quel. [...] »

« Je ne crois pas à l'influence révolutionnaire de la pop music. Tout ce que veulent les groupes, c'est devenir un support publicitaire : faire vendre du dentifrice, des fringues. Je ne crois pas à l'action de sape sur les valeurs, et ce genre de trucs : c'est ce qu'on dit tous les dix ans. Mon vieux me le disait déjà à l'époque du be bop, et c'est toujours pareil, on est dans le même monde. » (Patrick Vian, *Rock & Folk* n°40.)

On raconte qu'ils se produisent pour la première fois dans la Sorbonne occupée en mai 68. Le premier Red Noise recensé est formé de Patrick Vian (guitare), Daniel Geoffroy (basse), Francis Lemonnier (saxo), Serge Catalano (batterie). Des dissensions politiques et musicales amènent une scission au sein du groupe, que Francis et Serge quittent. Les deux autres continuent avec Jean-Claude Cenci (anches) et Phil Barry (batterie), deux anciens musiciens de jazz. Patrick, le fils de Boris Vian, est le moteur du groupe, il ne joue pas de la guitare depuis longtemps, n'est pas bon technicien, mais explore toutes les possibi-

lités de son amplificateur, le dos tourné au public. Red Noise produit une musique presque exclusivement instrumentale. Sur scène, ils improvisent constamment, à la manière des musiciens de free jazz, mais leur musique ne swingue pas, elle est tout en puissance et en hargne.

En 1970-71, Red Noise se produit au festival de Valbonne, aux Nuits des Halles, au Théâtre de la Musique et bien sûr dans toutes les fêtes politiques et underground. Dans le disque, *Sarcelles-Lochères*, la face II « Sarcelles c'est l'avenir », est dans le style habituel du Red Noise, une longue improvisation avec des cris de saxos et de guitares, sur des rythmes lourds et chaotiques. La face I est constituée d'un amas de petits morceaux parodiques et satiriques à la manière de Frank Zappa, « Red Noise Live au café des sports/Caka Slow/Vertebrate Twist ».

Ces musiques « fonctionnent comme un acquis, comme un background culturel, sur lequel se greffe la position propre du groupe vis-à-vis du reste du monde ». (Philippe Constantin, *Actuel*.)

Après cet album, Red Noise étouffe peu à peu devant le peu de travail et le manque de perspectives. Patrick Vian joue un peu avec Dagon, et réapparaît en 1977 avec un disque de synthétiseur.

Komintern

Komintern naît d'une scission de Red Noise : Francis Lemonnier et Serge Catalano, d'opinion plus trotskyste que la direction de Red Noise, forment un groupe dissident. Ils se produisent dans les festivals, dans les fêtes politiques. Ils scandent des slogans, jouent une musique « free » mais décontractée, et ont des idées bien précises sur ce que doit être et ne pas être la pop music :

« Pour nous, ce n'est pas du tout la joie du rassemblement, l'amour, la libération... Pour nous, c'est la réalité du quotidien, les conditions de travail des ouvriers, l'oppression de la bourgeoisie. » (*Rock & Folk* n°48).

Ils refusent l'idée des circuits parallèles et préfèrent passer dans les facultés et les usines en

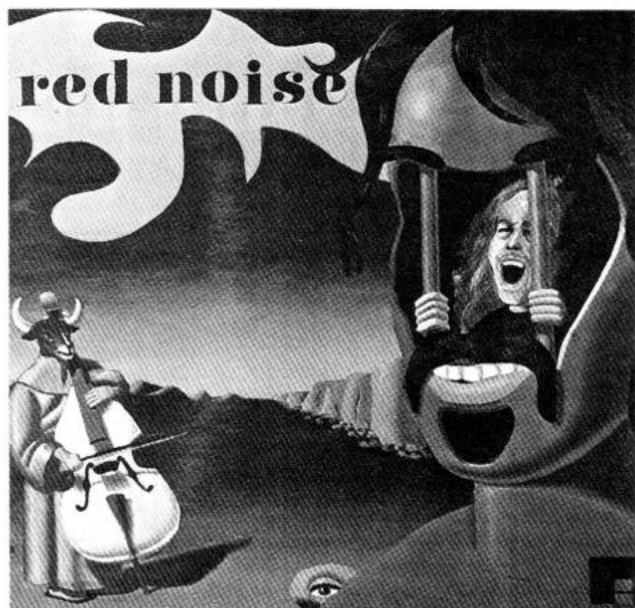
grève. Ils ne croient pas que la pop music soit révolutionnaire et la voient plutôt comme un nouvel opium du peuple.

Philippe Constantin, journaliste à *Rock & Folk* et directeur artistique chez Pathé-Marconi, produit leur album *Le Bal du Rat Mort*. Ils chantent quelques textes politiques sur des musiques qui reprennent des rythmes populaires et s'inspirent autant de la musique de fanfare française que du free jazz. Serge Catalano (batterie), Richard Aubert (violon), Olivier Zdrzalik (basse et orgue), Francis Lemonnier (saxo), Michel Muzac et Pascal Chassin (guitares) sont renforcés par une équipe de cuivres et de bandonéons de

studios. Ils enregistrent ainsi un disque baroque et personnel.

Ils évoluent ensuite du trotskysme au maoïsme et prennent une part active au F.L.I.P., Front

de Libération et d'Intervention Pop. En 1972, ils ont de moins en moins de contrats et subsistent quelque temps en jouant dans une pièce d'Arrabal au T.N.P., avant de se disperser.



Mahjun

Quatre étudiants, anciens militants d'extrême gauche, fondent un groupe pop, Blues Unit.

« Ils auraient pu commencer une carrière confortable, devenir un groupe pop "comme les autres" : économiser pour acquérir les derniers modèles Gibson, Fender et Marshall ; travailler leur technique cinq heures par jour ; se présenter au tremplin du Golf Drouot ; "sophistiquer" leur musique ; fréquenter assidûment les "milieux pop" ; traîner tous les soirs au Rock'n'Roll Circus ou au Gibus ; sortir un quarante-cinq tours dans l'espoir de "faire un tube" ; passer à la télévision dans l'émission d'Albert Raisner ; avoir leur photo en couleurs dans *Best* ; tourner régulièrement en Province. » (J.-P. Lentin, *Actuel* n°6.)

Mais ils ne suivent pas du tout cette voie traditionnelle des musiciens pop, et se produisent dans les facultés parisiennes :



« Nous ne voulons pas avoir entre nous des relations de "musicos"... Pour nous, l'important est de vivre d'une façon intéressante : refuser les rapports actuels entre les gens... essayer d'avoir des rapports vrais... Et au niveau politique, former un groupe autonome, avec sa propre pratique politique. » (*Actuel* n°6.)

Mahjun vit en communauté dans un pavillon de la banlieue parisienne ; ils pensent que la révolution passe par là. Sous contrat chez Vogue, ils enregistrent un album, mais devant les paroles politiques, « Chœur du peuple las/La chanson du boulot/Vivre la mort du vieux monde », et le peu de musicalité traditionnelle, Vogue hésite à

sortir le disque et ne le fait qu'avec beaucoup de retard. L'album se vend à 800 exemplaires, de quoi décourager les plus révolutionnaires, d'autant plus que la vie communautaire n'est pas drôle tous les jours ; Mahjun éclate.

En 1974, le groupe réapparaît mais il n'y a plus qu'un seul membre de la formation originale et la musique a évolué. On est loin de la liberté, de l'antimusicalité du premier album, et de l'image contestataire typique du premier groupe. Mahjun est maintenant proche de Zappa et d'un country-rock français, dans « Happy French Band ». C'est assurément plus facile à écouter, plus professionnel, mais la révolution n'est plus de leur côté.

Barricade

Membres de Barricade

1972

Flippée Pépé
Fanfan Les Belles Cuisses
Nougatine
Arthur Fox à Poil Dur
Thierry le Clown

1973

Pépé Minègue
Gato Montauban
Mario Branlo
Charlie Bidineux
Fernand Le Sale Darlès
Le Vicomte Électrique
Bibounet alias Cyrille Verdeaux

« Une rythmique pop, des saxes complètement free, Barricade crée un climat d'apocalypse avec un certain sens de l'humour [...] "A bas la culture" hurlé par le ténor, litre de rouge dans la poche de veste [...] L'oubli de la musique au profit de son hystérique et paroxystique [...]. Cette fille au physique anti-pop, sortie tout droit d'un bal musette d'il y a quinze ans, c'est drôle. » (Jean Tronhot, *Rock & Folk* n°45.)

Groupe marseillais formé en 1969, par quelques anciens barricadiers, musiciens ou non,

Barricade devient rapidement la bête noire de la critique musicale. La technique musicale est en effet fort loin des préoccupations de ces situationnistes qui vivent en communauté et veulent avant tout lutter contre la culture bourgeoise.

Cette démarche ne va pas sans heurts. Dès le début de l'année 1972, la vie communautaire bat de l'aile et Barricade se scinde en deux. Barricade I (ou Crève Vite Charogne, ou Flippé Mémé) s'enfonce vers un situationnisme narcissique et dégénère rapidement, tandis que Barricade II (ou Roquet et ses Lévriers Basanés) avec Joseph Racaille et Hector Zazou dit Roquet les Belles Oreilles, poursuit son travail d'analyse, de démythification du spectacle musical.

« Ils descendent un nombre considérable de litrons de rouge, et parviennent rapidement à l'état le plus bestial... Le violoniste tire de son malheureux instrument de pitoyables gémissements d'agonie... Le batteur fou crie au micro "Clitoris Oooh la la, vagin aouaaah, utérus, oh merde, couille aïe aïe aïe"... Ils passent de vieux quarante-cinq tours sur leur sono et dansent le twist dans la salle... » (*Actuel*.)

Indifférents à tout esprit fair-play, ils se servent d'une bande de pop music classique qui n'a rien à voir avec ce qu'ils font, pour réussir à tourner dans les universités anglaises. Ils envoient à *Rock & Folk* et à *Best* des lettres de lecteurs

rédigées par eux-mêmes, à propos de Barricade, et des fausses nouvelles comme celle d'une tournée en Yougoslavie.

Le groupe « vit intensément ses contradictions » et finit par se dissoudre. En 1974, les

deux principaux Barricade, Zazou et Racaille, enregistrent sous le nom de ZNR, un album de synthé et chambre d'écho, qui sort en 1976. C'est le premier enregistrement des membres du groupe mais ce n'est plus Barricade.

Crouille Marteau

Groupe formé par des vedettes de cinéma avancées, Jean-Pierre Kalfon, Pierre Clémenti, Tina Aumont. La belle chanteuse révélée au temps du yé-yé, Valérie Lagrange, se joint souvent à eux. Ils sont parfois quinze sur scène et

se livrent à de longues et rudes improvisations. Ils évoluent peu à peu vers un style plus rock, mais Crouille Marteau se dissout et Jean-Pierre Kalfon, inspiré par les New York Dolls, forme Monsieur Claude puis Kalfon Rock Chaud.

Dagon

Formé en 1971, Dagon est provocateur et débridé sur scène. Ils se fouettent, crachent sur le public, leur chanteur déclame des vocaux incohérents sur des musiques dures. Ils évoluent vers un

style proche du nouveau rock anglais, fin 1971, lorsqu'ils se séparent après n'avoir guère donné plus d'une dizaine de concerts et sans avoir eu le temps d'enregistrer.

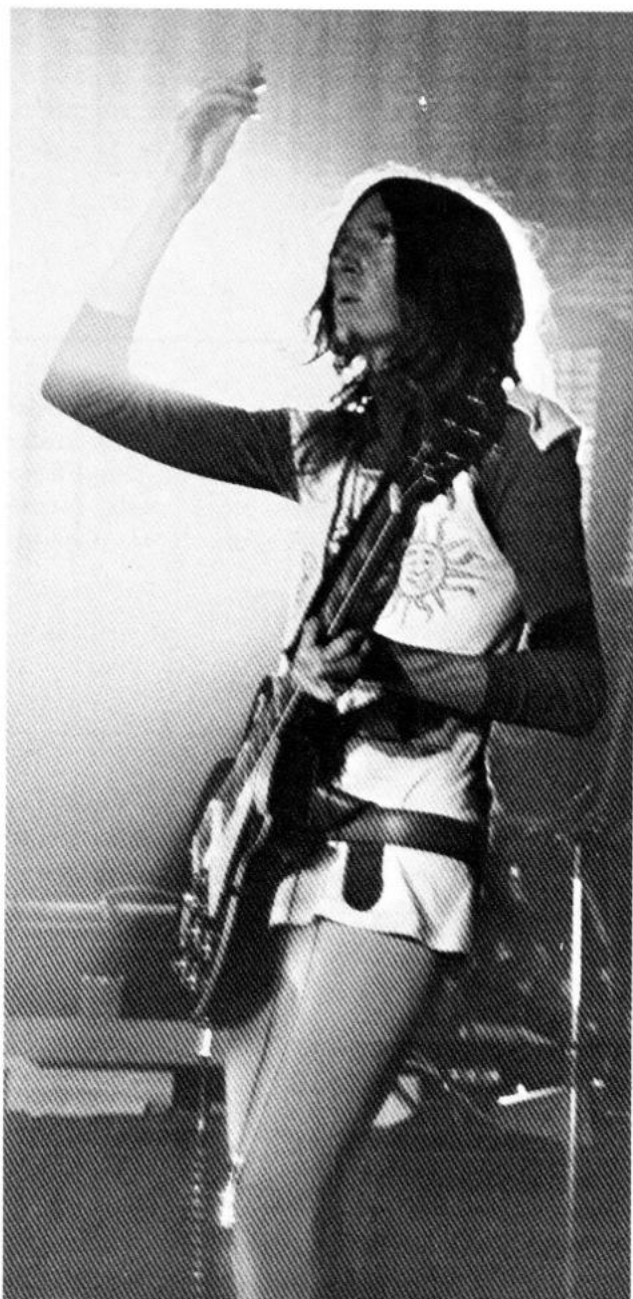
Gong

« Zero the Hero, c'est le personnage qui symbolise les gens de Gong, ceux qui veulent changer les choses positivement. Mais comme nous, il fait tout le temps de grandes erreurs : il fume trop, il boit trop... Dans "Flying Teapot", il découvre l'existence de la planète Gong par les pot head pixies et à la fin du disque il a une espèce de vision, il voit la séparation entre lui-même, son être et puis son corps... Dans "Angel's Egg" il arrive sur la planète Gong et rencontre les hypersages, les Octave Doctors, qui lui prédisent qu'il devrait revenir sur terre et essayer d'y reconstruire ce qu'il a vu sur la planète Gong. Alors dans "You" il redescend sur terre, mais à cause de la faiblesse de l'homme, tout ce qu'il organise devient soit boy-scout soit totalement anarchique. » (D. Allen, *Best* n°113, décembre 1977.)

Après avoir été bassiste de Soft Machine, à leurs tout débuts, l'Australien Daevid Allen émigre en France pour des questions de permis

de travail et forme Gong, qui apparaît pour la première fois sur scène lors du festival d'Amougies. Il joue une musique à la limite de la cohérence, pleine d'humour absurde et d'effets théâtraux. Il y a déjà Gilly Smith au chant et Didier Malherbe au saxo. Peu à peu, le groupe s'affirme musicalement avec Christian Trisch à la basse, Rachid Houari puis Pip Pyle à la batterie. Daevid Allen développe toute une mythologie pataphysique à laquelle se réfèrent les morceaux du Gong. Après *Magick Brother* et *Banana Moon*, ils enregistrent un excellent troisième album, *Le Camembert électrique*. Gong est un groupe marginal, « freaks », qui s'annonce comme tel et ne cherche pas à faire des concessions pour entrer dans le système. Néanmoins, devant l'écho rencontré, il peut tourner en France, surtout dans le circuit des M.J.C. qu'il contribue à créer.

Le public se reconnaît dans cette « planète Gong », qui représente une synthèse de divers mouvements d'idées et courants musicaux. Leur



musique délirante se situe à la limite du free jazz et de la pop music. Bien qu'ils se produisent dans des meetings politiques, ils vivent en communauté à la campagne et cherchent d'abord la révolution dans leur musique, avec un bon sens anglo-saxon, bien accepté par le public des années 1970-1971. En 1972, Gong enregistre la bande originale du film de Jérôme Laperroussaz, *Continental Circus*.

Devant les difficultés de la scène pop française, Gong part travailler en Angleterre. De nouveaux musiciens font alors partie du Gong : Steve Hillage (guitare), Mike Howlette (basse), Tim Blake (synthétiseur), Pierre Moerlen (batterie). Ils enregistrent trois albums qui racontent les aventures pataphysiques des personnages de la planète Gong. Le groupe atteint alors son apogée, puis en 1975, Daevid Allen, Steve Hillage et Tim Blake quittent le groupe et s'aventurent dans des carrières solitaires. Didier, Pierre et Mick continuent et enregistrent un disque jazz-rock qui laisse de côté la pataphysique. Insatisfait de cet album, le groupe se dissout. Le Gong de Daevid Allen en effet n'a jamais voulu être un groupe esthétique et musical, il se veut avant tout une culture et une musique différentes.

« ... Dans tous les groupes que je commence il y a beaucoup d'énergie, et au bout de quelques années c'est changé, ça finit par être du "polite jazz". » (D. Allen, *Best* n°113, décembre 1977.)

Pierre Moerlen reforme un nouveau Gong, Daevid Allen fonde La Nouvelle Planète Gong et reprend sa mythologie, Steve Hillage poursuit sa carrière avec une musique d'inspiration astrale et énergétique, digne héritière de celle du Gong.

Gong a éclaté mais n'est pas mort.

Daevid Allen le regard tourné vers la planète Gong. Photo Alain Dister

Ame Son

Marc Blanc et quelques autres font déjà scandale dans leur lycée en interprétant le répertoire des Stones. Ils s'appellent alors les Primitives et ont formé un orchestre de rock qui gagne sa vie dans les surprises parties privées. Marc et Patrick Fontaine participent ensuite à Banana, le premier embryon du Gong formé par Daevid Allen, et restent marqués par cette expérience. Ils forment

Ame Son : Bernard Lavielle (guitare), Patrick Fontaine (basse), François Garrel (flûte), Marc Blanc (batterie et vocaux), et donnent leur premier concert à Amougies. Ils se produisent ensuite aux Nuits des Halles, au Théâtre de la Musique puis dans divers festivals pop au cours de l'été 1970. Ils enregistrent plusieurs morceaux en deux jours dans un studio anglais. Ils utilisent



une flûte branchée sur une wah-wah et une double batterie amplifiée, et réunissent une bonne dose d'énergie, une certaine compétence harmonique, des tentatives résolument expérimentales et une conscience politique. Ils essaient de mettre en musique leurs idées et se sentent engagés politiquement et socialement. La complexité des thèmes alchimiques et la recherche de l'unité mystique, subtilement exprimée, séduit la critique spécialisée.

Ame Son, Patrick, Marc, Bernard et François, dans un décor paradisiaque et alchimique. Photo Byg Records

Ils veulent échapper au ghetto underground, devenir populaires, toutefois leur inspiration intellectuelle et débridée les empêche d'entrevoir cet horizon. L'unité alchimique du groupe le plus aventureux de la pop music française se défait. L'album *Catalyse* ne paraît qu'après cette dissolution et deux ans après son enregistrement.

Melmoth/Dashiell Hedayat

Ce littéraire d'avant-garde dont on ne sait pas le nom, tellement il utilise de pseudonymes, enregistre deux albums ; Melmoth, *La Devanture des Ivresses* et Dashiell Hedayat, *Obsolète*. Il chante d'une voix claire, des textes-flash délirants

qui parlent de défonce et du monde urbain, sur une musique libre qui tient du free jazz, du blues, et utilise les rythmes saccadés et les inflexions de voix du rock (« Chrysler Rose »). *Obsolète* est enregistré avec la participation du Gong et de

William Burroughs. Ces deux disques comptent parmi les plus osés de la pop music française. Mais ce parti pris progressiste ne manque ni de dynamisme, ni de puissance et les improvisations délirantes et surréalistes s'écoulent facilement. Après cela, Dashiell Hedayat se dirige vers

une carrière littéraire avec des traductions françaises de Bob Dylan (*Tarantula*) et de Leonard Cohen (*L'Energie des Esclaves*), de nombreux livres de poésie et de best-seller paru en 1976, sous le pseudonyme de Jack-Alain Léger.

Mahogany Brain

Poète et expérimentateur illuminé, Michel Bulteau réunit autour de lui quelques personnages sans technique mais sans complexes, leur met des instruments de musique entre les mains et le groupe Mahogany Brain existe le temps d'enregistrer un disque. La musique brisée et délirante

qui en résulte tire ses influences de Varèse, John Cage ou Terry Riley, et de l'univers des drogues dures. Mahogany Brain n'est pas un groupe et dès la sortie du studio, Michel Bulteau, toujours aussi superbement marginal, poursuit ses expériences dans le cinéma et la poésie.

Progress Pop

« Est-ce qu'une musique politique est celle qui s'affirme politique dans les mots et qui appelle à la révolution, ou celle qui fait une révolution à travers les structures musicales, et ainsi dans les structures mentales de ceux qui la reçoivent ? » (Paul Alessandrini, *Actuel* n°6.)

Issus de cette seconde tendance plus expérimentale qui voit la révolution dans la production de nouvelles formes musicales, des groupes comme Gong ou Magma vont parvenir à créer en France une pop music qui puisse

fonctionner en dehors des systèmes radio-télé. Forts de la réputation culturelle maintenant bien acquise de la pop music, ils vont pouvoir se produire constamment dans les M.J.C. et les centres culturels. Ainsi, au cours de leurs nombreuses tournées, ils parviennent à se faire connaître du public, à vendre des disques et à vivre de leur musique. Avec eux, la pop devient une forme musicale comme tant d'autres, entre le classique et le jazz, bonne pour la culture.

Moving Gelatine Plates

Bien qu'excellents musiciens, Moving Gelatine Plates ne sont pas des vieux routiers du jazz ou du conservatoire ; ils se sont connus au lycée et ont commencé à répéter le samedi après-midi. Ils débute en 1970, se produisent aux festivals du Bourget et de Valbonne, au Théâtre de la Musique, puis enregistrent deux albums chez C.B.S. Leur musique, surtout instrumentale, influencée principalement par les Soft Machine,

n'est pas facile à vendre et ils n'ont pas l'occasion de se produire souvent sur scène. Techniciens habiles, musiciens travailleurs et parfois inspirés, il leur manque toutefois un brin de cohésion et de puissance. Leur « progressive music » est trop belle, trop artistique, trop inconsistante pour apporter quelque chose de nouveau à la pop. Moving Gelatine Plates se casse à la fin de l'année 1972.



Moving Gelatine Plates. Photo CBS

Magma

Excellent batteur en rupture de jazz et mystique dans la plus austère école, Christian Vander réunit de très bons musiciens autour de lui lorsqu'il fonde Magma, notamment le pianiste François Cahen, le guitariste Claude Engel et l'ancien chanteur de Blues Convention, Klaus Blasquiz. Il les emmène faire une retraite de trois mois à la campagne pour mettre au point leur musique. Magma est alors une société financée par le musicien mécène Karl Knutt. Lorsque ce dernier se désintéresse de l'affaire, Lee Hallyday rachète ses parts et fait enregistrer Magma chez Philips.

Le premier album, *Kobaïa*, enregistré au printemps 1970, frappe par son originalité. On en situe mal les influences et les références. Le style de Magma déroute mais emballe *Rock & Folk* et *Actuel*. De plus, Magma bénéficie d'une bonne promotion, passe à la télé et apparaît comme la

première manifestation originale d'une pop music française. Magma, ce n'est pas seulement les rythmes métronomiques et les harmonies déconcertantes composés par Christian Vander; c'est aussi toute une mythologie cosmique, une langue (le « kobaïen ») inventé par le compositeur; toute une conception ésotérique et idéaliste de la musique.

« Magma pense que si le public ne ressent pas sa musique, il ne mérite pas de vivre. » (*Pop Music.*)

Magma ne tient pas seulement à jouer sa musique, mais aussi à promouvoir tout un mouvement spirituel, et c'est dans ce but que son manager Georgio Gomelsky les fait tourner sans relâche dans les M.J.C., pensant créer un circuit qui servirait ensuite à d'autres groupes de même famille spirituelle. Au cours de ces concerts dans les M.J.C., ils jouent parfois devant dix personnes,



et cela épuise les musiciens les plus chevronnés. Bientôt Magma change entièrement de personnel, en dehors de Klaus Blasquiz et de Vander. Par la suite, le personnel de Magma change souvent, des musiciens comme Claude Olmos et surtout Janick Top y séjournent.

Magma a mauvaise réputation. On le dit fasciste, voire nazi, et il connaît quelques problèmes lors de ses prestations scéniques, qui sont quelquefois troublées par des agitateurs. Le troisième album, *Mekanik Destruktiw Kommandoh*, ne fait qu'en rajouter. Néanmoins, grâce au délire cruel et calculé, à la fureur froide et mécanique

Magma, Christian Vander au centre, Klaus Blasquiz, barbu et chevelu derrière. Photo Aubert/Phonogram

de son maître, à son énergie paranoïaque et à l'action stimulante qu'elle produit sur tous les excellents musiciens qui se succèdent sous son rayonnement, Magma devient un groupe de taille internationale et tourne dans toute l'Europe.

Ni boogie, ni « peace and love », ni classique, ni jazz, ni pop, la musique de Magma inspire le respect même à ceux qui ne sont pas éblouis par sa puissance énergétique.

Pop poètes

Aussi considérée que la musique contemporaine, il ne manque que la poésie à la pop pour devenir le huitième art. En effet, les groupes pop progressistes français sont instrumentaux ou chantent en anglais. Quelques intellectuels engagés et quelques personnalités poétiques et expérimentales vont s'essayer à produire une sorte de pop music intime et a-commerciale, avec des textes en

français. Certes, tout cela sent encore un peu la rive gauche, mais leur insistance à s'éloigner des sentiers battus, à travailler en groupe, leur aspect résolument expérimental dans l'utilisation des voix ou des instruments, les rapprochent plus des groupes pop que des variétés « intelligentes ».

Ribeiro/Alpes

Après des expériences du côté du cinéma nouvelle vague et de la chanson, Catherine Ribeiro forme 2 Bis en 1969, puis Alpes en 1970, avec Patrice Moullet et Denis Cohen. Leurs textes engagés et leur musique avant-gardiste leur ouvrent les portes des temples de la culture, M.J.C., centres culturels, facs. C'est ainsi qu'en dehors des circuits traditionnels du show business, ils font connaître

leur musique très personnelle. Tournant sans relâche, le groupe devient vite célèbre et remplit toutes les salles où il se produit. Musique futuriste, poésie expressive et cérémoniale, voix messianique, textes politiques, la musique d'Alpes présente une originalité indéniable.

Catherine Ribeiro. Photo Apis/Phonogram



Higelin/Areski/Fontaine/Saravah

Dès 1968, Brigitte Fontaine enregistre avec Jacques Higelin *12 Chansons d'avant le Déluge* et sort un premier album, enregistré chez Saravah, mais ce n'est qu'avec le deuxième, en 1970, que son style s'affirme. Elle est accompagnée par un orchestre de free jazz américain, l'Art Ensemble of Chicago, et par quelques amis de l'équipe Saravah : Jacques Higelin, Areski. Les textes engagés, modernes, décousus ne passent guère à la radio et ne sont diffusés que de façon marginale.

Après l'Art Ensemble of Chicago, Brigitte intensifie sa collaboration avec l'équipe Saravah, en particulier avec Areski. Ils donnent ensemble quelques spectacles provocateurs où ils essaient de faire participer le public et enregistrent quelques albums en duo : *Je ne connais pas cet*

homme, L'Incendie, Le Bonheur, Vous et Nous. Areski tout seul : « Un beau matin » et avec Higelin : « L'inutile » ; Higelin seul : « I Love The Queen ». Un dénominateur commun à tous ces enregistrements, les disques Saravah de Pierre Barouh. Ces disques sont enregistrés dans une liberté totale et une insouciance complète des critères commerciaux. Le résultat est original. Ils composent tous ensemble des textes tantôt politiques, tantôt poétiques, plus souvent psalmodiés que chantés, et des accompagnements improvisés et baroques.

Pierre Barouh et ses acolytes créent ainsi des œuvres qui ne correspondent à aucun genre répertorié, une vraie musique d'avant-garde.

Pop théâtre

La pop music n'est pas un domaine réservé aux intellectuels. Il n'y a pas que les professionnels de la parole qui peuvent écrire des textes pop français. C'est ce que vont démontrer quelques groupes provinciaux dont on commence à parler en 1972-1973. Ils sont influencés par des groupes anglais comme King Crimson ou Genesis, mais savent assez s'en détacher et trouver un style original. Leurs jeux de scène théâtraux, leurs références au passé de la France, leurs reprises de Brel ou Brassens touchent le public. Leur courage, leur longévité, le soutien actif de l'émission de Jean-Bernard Hébéty sur RTL, font le reste. Ange et consorts deviennent les meilleurs vendeurs

pop français. Aussi loin du débat politique des révolutionnaires que du parisianisme des expérimentaux, ces groupes se situent plutôt dans la lignée des Triangle et Martin Circus, avec un brin d'originalité supplémentaire.

Avant tout artistes, théâtraux ou musicaux, ils cherchent à vivre de leur art, sans avoir pour cela l'impression de faire des concessions. Avec eux, la pop française trouve une dimension populaire et paysanne qui lui a souvent fait défaut et aussi son plus bel achèvement, car lorsque Ange s'impose avec « Ces gens-là », on ne parle déjà plus que du rock.

Ange

Dès le début de l'année 1970, Ange présente à Belfort et dans les environs, *La fantastique épopée du général Machin*, le premier opéra pop français. En mai 1970, un 45 t. tiré de cette fresque antimilitariste sort dans une petite maison de disques : « Cauchemar/Israël ».

Ange est alors formé de Christian Descamps (orgue et vocaux), Jean-Claude Rio (guitare et vocaux), Patrick Kachanian (basse et flûte), Gérard Jelsch (batterie), Francis Descamps (orgue et vocaux) et Jean-Michel Brézovar (guitare). Ange remporte du succès sur scène, même avec

un morceau de 45 minutes, « La Messe des incrédules ». Bientôt, Jean-Claude Pognant devient leur manager et ils présentent leur opéra un peu partout en France au cours de l'année 1970. Patrick Kachanian et Jean-Claude Rio quittent le groupe, Daniel Haas prend la basse.

En juillet 1971, Ange gagne la finale du super-tremplin du Golf Drouot. Premier prix, enregistrement d'un 45 t. chez Philips. Ange grave « Tout feu, tout flamme » et également « Le vieux de la montagne » sur un 30 cm collectif, *Groovy Pop Session*, réalisé en direct au Golf Drouot. Jean-Bernard Hébey, présentateur à R.T.L., passe les disques sur l'antenne, Ange vend convenablement et enregistre bientôt son premier album, *Caricatures*. En 1972, une tournée d'été en première partie de Johnny Hallyday leur permet d'élargir leur public, et ils se voient attribuer la même année le grand prix de la pop française.

Bien qu'influencé, au départ, par King Crimson Ange sait se créer un style personnel. Contrairement à la plupart des musiciens de la première génération pop, ce ne sont pas des anciens requins de studios, ils sont moins techniciens mais font preuve d'invention musicale, d'inspiration poétique et d'imagination théâtrale. Ils n'ont pas des têtes de pop-stars à l'américaine, ils ont les idées de tout le monde, pleines de bon sens comme le passé paysan auquel ils se réfèrent. Certes, la critique parisienne n'aime pas marcher dans la boue et fait la fine bouche, mais cela ne gêne guère l'ascension d'Ange.

Ange, dans les rues de Belfort. Photo Crylto

En 1973, le groupe fait plusieurs tournées en Angleterre et la presse anglaise écrit qu'ils sont le seul groupe français de classe internationale. Ils passent en vedette à la fête de *l'Humanité*, remplissent le Palais des Sports en janvier 1974. Ils sont numéro 1 de la catégorie française dans tous les référendums pop spécialisés. Leur ascension se confirme avec deux L.P. qui atteignent 100 000 exemplaires, *Le Cimetière des Arlequins* et *Au-delà du Délire*.

Dès lors, la carrière du groupe suit son chemin, ils tournent sans cesse et leur persévérance finit par payer. Dans leur tournée de 1976, ils réunissent chaque soir de bonnes moyennes de spectateurs, jusqu'à 7 000 au Pavillon de Paris. Ils s'éloignent de l'inspiration moyenâgeuse mais non de l'histoire, ni de l'exubérance théâtrale pour enregistrer deux nouveaux albums, *Emile Jacotey* et *Par les Fils de Mandrin*.

Ainsi, Ange réussit à porter ses productions jusqu'aux sommets des ventes, sans faire aucune concession et avec une aide restreinte de la radio et de la télé. La réussite d'Ange démontre que la pop music n'est pas condamnée à la concession ou à la marginalité, si elle se donne les moyens de rencontrer son vaste public, en dehors des circuits d'État, et qu'une pop music française peut vivre, si elle se donne la peine d'être originale.

Agenouillez-vous bonnes gens, le grand prêtre va
[passer
Branlez vos chapelets excrémenteux et dilapidés
Comme l'aigle royal, son goupillon va vous
[déchirer



Atoll

Atoll se forme en 1972, et interprète en français un répertoire influencé par la musique californienne. Ils se produisent en province et surtout dans leur région, autour de Metz. A l'automne 1973, ils enregistrent un 45 t. chez Eurodisc « Change ta vie/Je t'aime quand je te vois ». Jean-Bernard Hébéy programme abondamment le disque sur les ondes, mais malgré cela, Atoll connaît une période difficile et quelques modifications de personnel. En 1975, ils enregistrent deux albums, *Musiciens magiciens* et *L'araignée mal*, bien accueillis par la critique et le public. Leur musique a évolué et s'inspire maintenant du « cosmic rock » de Genesis ou de Yes. Les contrats sont de plus en plus nombreux, et en

1976-1977, Atoll tourne énormément et devient le meilleur vendeur des groupes français après Ange. En 1977, André Balzer (chant), Christian Beya (guitare), Michel Taillet (claviers), Jean-Luc Thillot (basse), Alain Gozzo (batterie), plus au point que jamais, sortent un troisième album : *Tertio*.

Ainsi, grâce à sa patience, Atoll impose dans toute la France les climats colorés et les vocaux poétiques propres à la « progressive music » et se place aux premières places des référendums spécialisés.

Atoll, dans les prairies lorraines. Photo Legras/Eurodisc



Mona Lisa

Le groupe, formé à Orléans en 1970, remporte le Tremplin du Golf en 1972. Cela lui ouvre des portes et, au fil des tournées en première partie de Ange, ils améliorent leur prestation scénique et mettent au point un show qui dure une heure trente. Un show théâtral, une musique doucement planante, des textes poétiques, Mona Lisa est fortement influencé par Genesis. Comme Ange, ils sont inspirés par l'histoire et la littérature françaises. Ils attachent beaucoup d'importance aux textes, toujours clairement chantés. Leur musique est bien mise en place. Ils enre-

gistrent deux albums, *L'Escapade* et *Grimace*, puis devant l'insuccès relatif, sont sur le point de se séparer, début 1976. Néanmoins, le groupe repart dans la galère avec quasiment toujours le même personnel, Jean-Luc Martin (basse), Jean-Paul Pierson (claviers), Francis Poulet (batterie), Dominique Le Guennec (flûte et chant). Seul Christian Gallas arrête et est remplacé à la guitare par Pascal Jardon.

A ce jour, le groupe a réenregistré deux albums et devient de plus en plus populaire.

Le folk français

De la variété à la marginalité

On commence à parler du « folksong » aux États-Unis avec Bob Dylan, et en France avec Hugues Aufray et Antoine. Après ces quelques temps de succès public, la mode folk passe. Les vedettes « protest song » françaises se dirigent vers des styles plus quelconques, mais les jeunes amateurs de folk qui ont découvert Bob Dylan, Joan Baez et Leonard Cohen réclament des vrais chanteurs folk français. Le folk n'est pas mort avec la mode beatnik, il s'est simplement retiré dans la marginalité et va peu à peu trouver son identité. Il n'appartient plus au grand public et au show business, mais aux vrais « fous du folk ».

Hoots, folk-clubs, festivals

Les Hootenannies sont en Amérique des spectacles collectifs et improvisés où tout le monde peut venir chanter sa chanson. A Paris Lionel Rocheman, chercheur spécialisé dans le folklore français, fonde dès 1964 les « Hoots » du Centre américain, où Graeme Allwright, Roger Mason, Steve Waring, Dick Annegarn, Alan Stivell et beaucoup d'autres chantent dans la décontraction et la bonne humeur.

Dans les années 1970-1971, de nombreux folk-clubs se créent en province. Au cours de l'été 1970, à l'heure

des grands festivals pop du sud de la France, le premier festival folk réunit 1 500 personnes à Lambesc dans les Bouches-du-Rhône. L'année suivante, Malataverne réunit 10 000 personnes. Le folk a augmenté son public, et les années suivantes, les festivals se multiplient, se diversifient et se régionalisent.

Revues et disques

Dès 1972, il existe une revue folk, *Gigue*, qui participe à l'organisation de festivals et réunit de nombreux musiciens à la recherche des répertoires traditionnels français. *L'Escargot*, bulletin de liaison de l'Association Folk Song International, met sur pied tout un réseau souterrain d'adresses folk et se transforme peu à peu en revue.

Après le succès d'Alan Stivell chez Philips, les grandes maisons de disques commencent à s'intéresser au folk, bien que la vocation anti-business des musiciens folk et de leur public rende la collaboration parfois difficile. Néanmoins les maisons de disques engagent ou distribuent quelques groupes et chanteurs, Servat et Verdier chez Philips, Mélusine chez Polydor, Malicorne et La Bamboche chez Hexagone/WEA, tandis que Chant du Monde fidèle en cela à sa propre tradition distribue des chanteurs de toutes langues et de tous bords, donc de nombreux artistes folk.

Les promoteurs du folk américain

Les premiers héros du folk français sont ces étrangers qui se réunissent autour du Centre américain. Les quelques célébrités qui en émergent sont de langue maternelle

anglaise et connaissent bien le folk américain. Néanmoins ils chantent en français et mènent toute leur carrière en France.

Graeme Allwright

Néo-Zélandais émigré en France, Graeme enregistre un premier album d'adaptations de folk américain, en même temps qu'Hugues Aufray et Joe Dassin. Il se produit dans des cabarets puis enregistre deux autres albums avec des adaptations de Dylan, « Qui a tué Davey Moore ? », de Leonard Cohen, « Suzanne/L'étranger », de Tom Paxton, « Sacrée bouteille/Qu'as-tu appris à l'école ? », et quelques-unes de ses compositions, « Il faut que je m'en aille/Viendras-tu avec moi ? ».

Peu à peu, le succès vient, le premier album passé inaperçu lors de sa sortie est réédité, mais Graeme n'exploite pas ses possibilités de vedette

et entame de longs voyages à travers le monde. Il réapparaît de temps à autre, enregistre un album et repart. Ses disques sont surtout à base d'adaptations, *Graeme Allwright chante Leonard Cohen*, mais il y a aussi des créations très originales, comme le concept-album *A Long Distant Present From Thee... Becoming*. Il passe à l'Olympia à deux reprises (au profit des orphelins du Viêt-nam), participe à des meetings, colloques et marches pour soutenir les luttes écologiques et sociales.

Ainsi, sans jouer le jeu du show business, il est devenu peu à peu un chanteur réputé et apparaît comme un folk-singer authentique.

Roger Mason

Dès 1967-1968, cet Américain résidant en France anime les « hoots » du Centre américain. Il enregistre un premier album en 1971, *Le Blues de la Poisse*, puis un second, *Le Blues du Temps Qu'il Fait*. Le morceau qui porte le même titre que le premier album est un « talking blues » (blues parlé) et le rend célèbre auprès des amateurs. Roger adapte en français des morceaux de Woody Guthrie ou chante des chansons françaises traditionnelles, « La petite hirondelle ». Il fait connaître en France des musiques françaises d'Amérique, comme celle des Cajuns de la Louisiane. Excellent guitariste, il écrit en collaboration avec Steve Waring, une anti-méthode de guitare folk, et donne des cours de guitare dans des M.J.C. Ainsi, grâce à lui, de nombreux jeunes découvrent la guitare folk, ainsi que l'accordéon diatonique.

Il forme ainsi en 1977 un excellent groupe country-rock, les Touristes.



Roger Mason et son accordéon diatonique. Photo Adda/Chant du Monde

Steve Waring

Américain également, il débute avec Roger Mason au Centre américain, où il est très apprécié pour son entrain scénique. Comme son modèle Pete Seeger, il chante pour les enfants (« Les grenouilles/Tom Banjo », ou encore l'album *La Baleine Bleue*, réalisé avec la participation d'un groupe d'enfants). Comme Roger Mason, il ensei-

gne la guitare et le banjo dans de nombreux ateliers en France, participe à des expériences d'animation de quartier, et enregistre quelques fameux blues en paroles françaises, « Le blues du boulot ».

Il se signale aussi par les thèmes écologistes de plusieurs de ses chansons.

Marcel Dadi

Admirateur inconditionnel du « Nashville Sound », Marcel Dadi est devenu célèbre jusque dans cette ville en y enregistrant des disques avec Charlie McCoy, et en jouant sur la scène de l'Olympia avec Chet Atkins. Excellent technicien, il participe intensément à l'expansion de la guitare

folk en France, en tenant quelques années une rubrique instrumentale dans *Rock & Folk*. Ses tablatures permettent d'apprendre à jouer de la guitare sans connaître le solfège. Il ouvre également un magasin de musique réputé.

Traditionnel et "revival"

Après cette période de découverte du folk américain, les folk-clubs s'aperçoivent qu'en France aussi, il existe une musique folklorique. Ils recherchent les musiciens traditionnels dans les provinces où ils existent encore

et les invitent à se produire aux côtés des jeunes musiciens « revivalistes », qui s'intéressent à leur musique. Ces réunions ont lieu dans des cadres plus intimes que Malataverne, dans le Berry, le Rouergue ou en Bretagne.

Mélusine

Le groupe se forme à partir de l'ancêtre des folk-clubs français, « Le Bourdon ». Ce très actif club parisien organise des rencontres et collecte des chansons à travers les campagnes. Jean-François Dutertre et Jean-Loup Baly, deux Parisiens, se joignent au Breton Yvon Guilcher, fils d'un ethnomusicologue spécialisé dans la musique bretonne. Ils n'emploient ni violon, ni guitare, mais uniquement des instruments ancestraux, accordéon diatonique, pipeau, flûte, vielle à roue, bodhran, épinette, cromorne, etc. Leur répertoire est constitué de ballades et de complaintes, mais aussi de chansons à répondre et à danser pleines

de vigueur. Ils enregistrent quelques albums mais préfèrent s'activer dans des lieux intimes, bals, clubs, ateliers de danse, que dans de grandes salles de spectacles. Comme chacun de leurs concerts est suivi d'un bal et qu'ils ont fait beaucoup d'efforts pour développer la danse traditionnelle dans des ateliers, leur troisième album *Lève-toi et danse* est uniquement composé de rondes et de danses traditionnelles de toutes les provinces françaises.

Mélusine dans le métro. Photo Polydor



La Bamboche

Le groupe se forme à partir de la scène folk lyonnaise qui se développe autour du folk-club la Chanterelle à Lyon. Jean Blanchard, qui fait partie d'ensembles berrichons depuis de longues années, est à la base du groupe, entouré de Jacky Bardot, Jacques Boisset puis Jacques Mayoud, et Bernard Blanc. Ils utilisent l'épinette des Vosges, l'accordéon diatonique et chromatique, la cabrette, la mandole, la cornemuse, refusent l'électrification et chantent avec des voix puissantes et claires des morceaux recueillis dans les livres et auprès des vieux chanteurs et musiciens

folkloristes. Dans leurs trois albums chez Hexagone, ils jouent avec beaucoup de pureté et d'entrain des bourrées et des polkas régionales, cherchent à retrouver les inflexions du style vocal en rapport avec leur répertoire. Leurs arrangements savent ne pas manquer de vivacité, tout en conservant la pureté des styles traditionnels. La simplicité de leur musique les rend très à l'aise sur scène.

En 1977, ils s'adjoignent une chanteuse et procèdent à une électrification partielle de leur musique.

Malicorne

Après avoir accompagné Alan Stivell, Gabriel Yacoub enregistre, en duo avec sa femme Marie, l'album *Pierre de Grenoble*. Tous deux forment ensuite Malicorne avec Laurent Vercambre et Hughes de Courson. Avec des instruments divers, mandoline, dulcimer, vielle à roue, cromorne, mais aussi des guitares électriques, Malicorne recueille des vieilles chansons de toutes les provinces françaises, Berry, Champagne, Poitou, et dans d'anciens livres de chansons. Ils ne modifient pas les paroles, ni même les thèmes musicaux qui sont simplement réarrangés pour les nouvelles ins-

trumentations, à la manière des groupes anglais, Fairport Convention ou Steeleye Span. Ils composent ainsi un ensemble électro-acoustique dynamique et leurs disques ont beaucoup de succès grâce à leurs arrangements élaborés. Avec leurs quatre albums produits par Hexagone, ils s'affirment comme le groupe de pointe du folk français, et le demeurent malgré quelques changements de personnel, et les critiques des puristes. Au printemps 1978, Gabriel Yacoub enregistre un album solo chez Ballon Noir, label indépendant créé par Hughes de Courson.

Minorités nationales

Certaines campagnes françaises ne sont plus que des réserves touristiques, des déserts vidés de leurs habitants, partis gagner leur vie à la ville. Des mouvements d'indépendance se forment dans ces régions et réclament le droit de vivre sur leur terre.

Au début des années 70, ces mouvements d'indépendance à vocation écologiste, régionaliste, font éclore en Occitanie, en Bretagne, en Alsace, au Pays Basque, etc., une nouvelle musique folk qui a pour mission de sauver une langue et une culture non françaises.

Ces musiciens enregistrent des disques avec leurs

propres moyens, beaucoup fondent leur propre label. Leurs disques sont surtout vendus par correspondance ou aux sorties de concerts. Toutefois, les choses vont évoluer rapidement, et bientôt on trouvera ces enregistrements chez de nombreux disquaires, au moins dans la région linguistique concernée.

OCCITANIE

Il n'existe presque plus aucune tradition musicale vivante dans l'Occitanie des années 1970. Il n'y a plus guère de possibilités de pratique de la musique traditionnelle. Tout cela a été remplacé par des problèmes

économiques, politiques et culturels de plus en plus étouffants, les révoltes des viticulteurs, le camp militaire du Larzac, le tourisme.

BRETAGNE

Les musiques et danses traditionnelles ne sont jamais mortes en Bretagne. Le Kan ha diskan, style de chant traditionnel, se pratique toujours dans les « festou-noz », bals populaires bretons, et a ses vedettes, les frères Morvan ou les sœurs Goadec. Les sonneurs de biniou n'ont pas disparu et se sont groupés en association; des cercles celtiques se forment et collectent la culture musicale bretonne. Quand les paysans bretons déversent leurs artichauts et leurs choux-fleurs dans les rues, quand les pêcheurs sont emportés sur les trottoirs de Paris par les marées noires, des mouvements d'indé-

pendance et de sauvegarde de la Bretagne s'implantent dans toute la région. Dans cette lutte, la culture populaire bretonne retrouve une nouvelle jeunesse.

AUTRES MINORITÉS

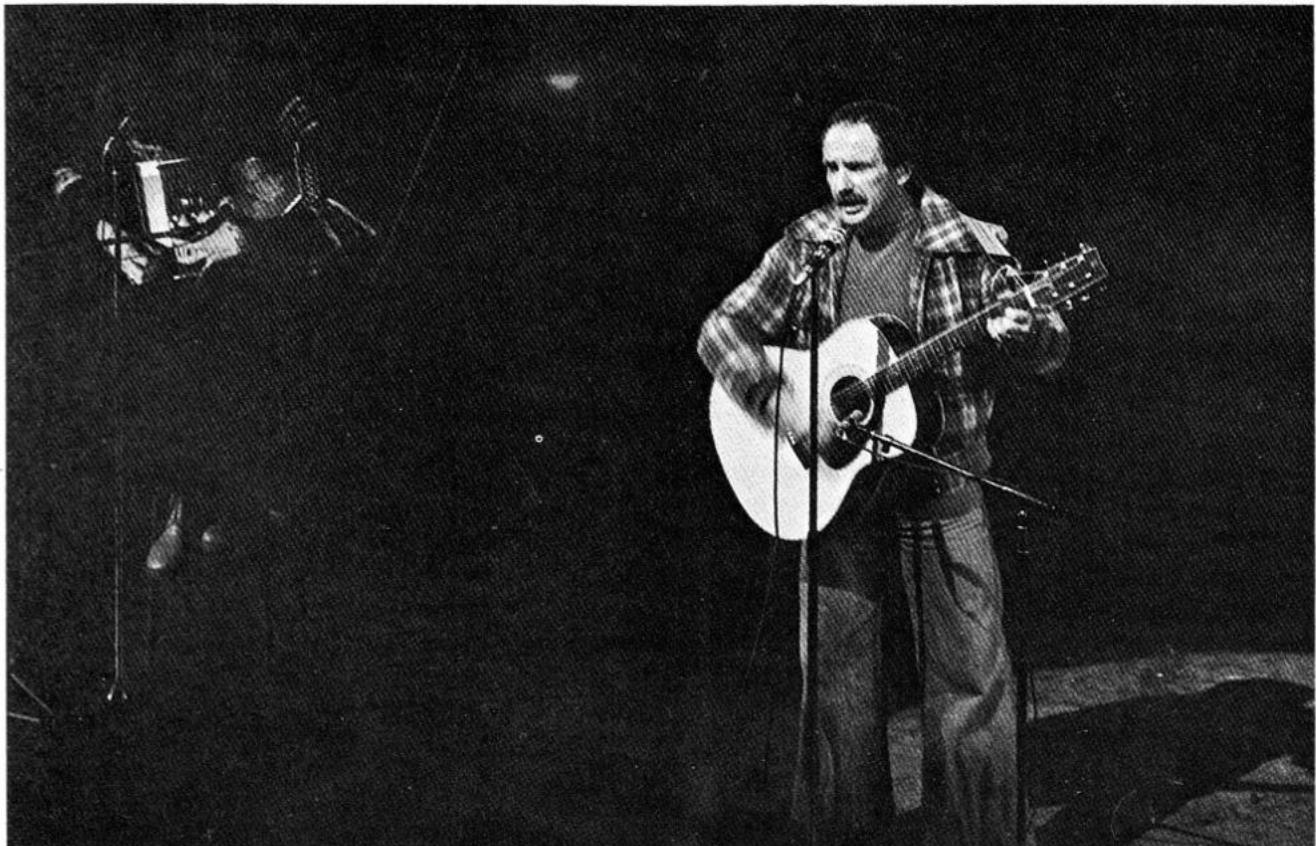
Partagés entre l'Espagne et la France, le Pays Basque et la Catalogne ont aussi leurs problèmes, leurs mouvements d'indépendance et leurs chanteurs. Beaucoup de Catalans rejetés vers le nord de la France par la guerre civile et la recherche du travail assurent un vaste public dans tout le pays pour les chanteurs de langue catalane, Raimon, Luis Llach, Pi De La Serra. Le public des chanteurs basques est moins étendu, mais Imanol et Maïté Idrin chantent également leurs luttes avec beaucoup de hargne. Tandis qu'en Alsace, Roger Siffer et son groupe Géranium sont plus célèbres que Sheila.

Marti

Depuis 1968, Claude Marti, instituteur dans un petit village de l'Aude, écrit et interprète des chansons en français. Sous l'influence de la « nova cançon catalane », notamment Raimon, il commence à écrire en occitan. Ses chansons sont alors influencées par les sonorités espagnoles, avec même un petit côté flamenco. Peu à peu, son style s'affirme. Ses textes parlent de l'Occitanie d'aujourd'hui et de son passé historique. Il

est l'un des créateurs de la marque Ventadorn à Béziers et enregistre plusieurs albums. La pureté de ses compositions, la rigueur de son engagement politique et culturel, en font le chef de file et la réussite la plus intègre de la nouvelle chanson occitane.

Marti. Photo Adda/Chant du Monde



Patric

Originaire des environs de Montpellier, Patric s'intéresse d'abord au rock, puis au folk et au blues américains avant de découvrir les problèmes de l'Occitanie. Il commence dès lors à écrire des chansons occitanes qu'il accompagne en picking ou à la guitare folk. Ses textes chantent les beautés de l'Occitanie, dénoncent l'invasion

touristique et la ruine économique du pays. Intéressé par la musique pop/rock, Patric essaie dans ses albums suivants d'électrifier la chanson occitane. Tous ses disques paraissent chez Ventadorn et, au fil des tournées, Patric est devenu l'un des chanteurs d'oc les plus célèbres en France et à l'étranger.

Joan-Pau Verdier

Originaire du Limousin, Jean-Paul Verdier monte d'abord à Paris faire de la chanson d'auteur-compositeur. Chanteur expérimenté intéressé par la nouvelle chanson occitane, il s'engage verbalement à enregistrer un disque chez Ventadorn. Scandale ! son premier 45 t. paraît quelques mois plus tard chez Philips. Verdier s'attire les foudres des mouvements occitans qui lui reprochent de s'être laissé acheter par les firmes capitalistes et de remplir de ses droits les caisses de Philips, au lieu d'en faire profiter le mouvement occitan. Le chanteur argumente que le contenu de ses chansons

pourra ainsi atteindre plus de gens, et qu'il n'est pas récupéré.

Joan-Pau Verdier chante moitié en français, moitié en occitan. Il enregistre plusieurs albums dont les arrangements réalisés par des spécialistes des variétés sont parfois pompeux. Ne voulant pas rester l'élément exotique du catalogue, il tente des orchestrations pop/rock pas toujours heureuses et finit par apparaître plus comme un Léo Ferré pop que comme un chanteur de l'Occitanie. En 1977 son disque *Tabou-le-Chat* l'apparente au nouveau courant rock de la chanson française.

Ventadorn et autres

Ventadorn édite de nombreux chanteurs occitans, dont la renommée est plus régionale, comme Mans de Breisch, Nicolà, Miquèla, Gaston Beltrame Mauris. Peir-Andrieu Delbeau enregistre

sur la marque Disc'Oc. Rosina et Martina De Peira fondent à Toulouse la marque Revolum, où enregistre également Jacmelina. Le groupe Perlimpinpin Folc enregistre chez Junqué.

Glenmor

Dès la fin des années 50, un prophète mystique, chevelu et barbu, reprend les traditions des bardes et chante la Bretagne. Il se produit surtout dans les salles des fêtes bretonnes et donne quelques concerts à Paris, qui n'amènent que quelques Bretons immigrés. Les idées d'indépendance bretonne ne sont alors pas répandues et Glenmor n'est pas toujours bien accueilli. Mais il persiste

et sa cote s'affermi au cours des années 60. En 1969, il sort un 33 t. chez Barclay et enregistre ensuite plusieurs albums chez Chant du Monde. La voix puissante et les textes épiques en breton et en français de ce pionnier des nouveaux bardes, peut ainsi se faire entendre dans toute la France.

Alan Stivell

Originaire de Basse-Bretagne, Alan Cochevelou apprend le piano dès l'âge de cinq ans. Son père entreprend de construire une harpe celtique. La pratique de cet instrument s'est perdue depuis des siècles, il n'y a plus de modèle et le père d'Alan doit travailler à partir de gravures anciennes et des harpes irlandaises et classiques. Alan apprend la harpe celtique, la harpe classique, la bombarde et la musique des bagadou. Dès le début des années 60, il se produit en concert, dans des festou-noz et enregistre des disques instrumentaux.

Découvrant Bob Dylan et le folk américain, Alan prend le nom de Stivell et veut créer un folk-song breton. En 1967, il enregistre un premier 45 t. de chansons françaises à la sauce variétés, et un autre plus pur (« Brocéliande/Son Ar Christr ») chez Fontana/Philips. Mais il doit attendre la fin de l'année 1970 pour enregistrer son premier album *Reflets*. Ce L.P., composé de chansons traditionnelles et de quelques thèmes de danses bretonnes, se vend à plus de 10 000 exemplaires. Beau succès pour ce genre de musique, à l'époque. En 1972, Alan enregistre un album instrumental de harpe celtique et passe à l'Olympia en vedette. Philips édite un album public de ce concert et Alan Stivell devient une vedette.

Dès lors, il se produit moins en Bretagne que dans le monde entier. Avec l'album *Chemins de Terre*, il s'oriente vers une musique de groupe électrifiée, « progressive folk », et tente de créer une véritable musique populaire européenne, sans abandonner pour autant ses racines bretonnes. Il pense au contraire que la musique celtique peut beaucoup apporter au monde entier. Grâce au succès d'Alan, elle résonne jusqu'en Amérique et en Australie.



Alan Stivell et sa harpe celtique. Photo Bounon/Phonogram

Gilles Servat

Ce chanteur au physique de marin robuste fait partie d'une organisation séparatiste et analyse la situation bretonne avec beaucoup de lucidité. Il reprend des vieux textes bretons et

écrit des chansons didactiques en français dans un langage clair et populaire : « Les bretons typiques/Les prolétaires ». Il produit ses disques sur ses propres labels, Kelenn puis Kalondour, et

les fait distribuer par Phonogram. N'ayant pas appris le breton à l'école, il commence seulement à pouvoir composer des chansons dans cette langue et ses musiques ne sont pas typiquement bretonnes. Néanmoins, avec des textes comme

« Ki Du » ou le récitatif d'« An Alac'h », et malgré l'orchestration hasardeuse de certains de ses albums, Gilles Servat est, par la rigueur de son engagement, un véritable chanteur celtique.

Kirjuhel/Droug

Kirjuhel enregistre d'abord quelques 45 t., sur la marque locale Kelenn, puis fonde le label Droug pour produire son premier 33 t., qui est distribué de façon parallèle chez quelques disquaires ou libraires spécialisés, ou vendu par correspondance. Il chante quelquefois en breton, mais surtout en français. Il ne s'intéresse pas spécialement au folklore breton, il en reprend les mélodies mais change la musique et les paroles. Il est avant tout

auteur de chansons à textes révolutionnaires, sur les luttes bretonnes, « Chanson pour Jean Carel/ Chanson du Joint français », mais aussi nationales et internationales. Il devient ainsi plus un chanteur indépendant qu'un chanteur breton. Il sort plusieurs albums sur son label Droug qui élargit son catalogue avec un autre chanteur, Arbatz, toujours dans la même orientation révolutionnaire.

Gweltaz az Fur

Gweltaz compose des textes nouveaux à partir de la musique traditionnelle bretonne. Il tient ainsi à s'inscrire dans la réalité contemporaine. Cela ne l'empêche pas de faire danser les gens dans les festou-noz et d'interpréter en concert quelques classiques du répertoire traditionnel.

Il ne chante pratiquement qu'en breton des textes qui soulèvent des questions sociales

et politiques mais parlent aussi de l'histoire de la Bretagne, de ses soulèvements paysans et de ses déserteurs illustres, sur des rythmes joyeusement entraînants. Avec son groupe et notamment Mikael Moazan, excellent à la mandoline et au violon, il enregistre deux albums, *Chants celtiques* et *Benodoù Buz*, qui l'amènent au tout premier plan de la chanson bretonne.

Roger Siffer

Roger fait d'abord la manche dans les cafés de Strasbourg. Il chante Aristide Bruant et quelques chansons paillardes en alsacien. Devant le succès de ces dernières, il fonde un orchestre d'une dizaine d'instruments traditionnels, violon, guitare, accordéon, dulcimer, épinette des Vosges, et se produit dans les bals alsaciens. Son répertoire mélange habilement les morceaux traditionnels et ses propres compositions qui parlent en alsacien de l'immigration quotidienne vers l'Allemagne, des centrales nucléaires, etc. Son dynamisme scénique est rapidement apprécié

dans toute l'Alsace et ses disques, qu'il réalise entièrement lui-même, s'y vendent plus que ceux de nos plus grandes vedettes nationales. Cela peut paraître naturel dans un pays où 90 % de la population parle alsacien, et aussi parce que, loin de toute compromission, aussi fort en dialecte que sur scène, Roger sait admirablement retrouver la pureté et la richesse de la culture populaire alsacienne.

Bientôt son audience s'étend au-delà des frontières régionales, et ses disques sont distribués par les compagnies nationales.

4

Du retour du rock à la nouvelle vague

Rétro-France

1972. Dans la presse spécialisée du monde entier, le mot pop music a pris la fuite et le mot rock se réinstalle aux premières loges. Avec Alice Cooper, David Bowie, Roxy Music, il est décadent, dégénéré, mais plus présent que jamais. C'est la mode rétro, les jeans se resserrent, les blousons de cuir réapparaissent. En France, on est dans le coup, les aspirations urbaines et prolétariennes de la pop française trouvent leur compte dans ce renouveau du rock, et très vite des groupes de rock décadent se forment. Les bandes de rockers ressortent de l'ombre, on se défoule, on danse, on frime et on se bagarre dans les concerts.

Salut les Copains qui se souvient de ses origines est bien heureux du retour du rock et le soutient sans réserves. Patrice Blanc-Francard, ex-présentateur du *Pop-Club* et de *Pop 2* à la télé, anime tous les soirs

sur France-Inter, *Souvenirs, souvenirs*, une émission qui fait découvrir les vedettes des années 60 aux jeunes d'aujourd'hui.

Les musiciens français se souviennent qu'il y a eu un rock en France au début des années 60. Les Pirates de Paris ou les Pénitents du cirque Pinder, c'était somme toute assez loin d'Elvis Presley. Et c'est bien parce qu'il y a eu un rock français dans ces années-là qu'un nouveau rock peut se développer dans la France de 1972. Au Bonheur des Dames et quelques autres ne se posent pas de questions épineuses sur la naissance anglo-saxonne du rock, ni sur le respect des versions et de la langue originale. Ils sont Français, vivent en France, chantent en français des chansons qu'ils reprennent non aux Américains mais aux groupes français des années 60. Ils libèrent le rock français du complexe de l'Amérique comme de celui du pillage et régénèrent le public.

Albert et sa Fanfare poliorcétique

« Les "spécialistes" de la presse underground avaient été conviés à un check-point qui devait être retransmis par France-Culture... Un groupe de rock prenait d'assaut la scène : c'était "Albert et sa Fanfare Poliorcétique" qui faisaient revivre la grande époque du rock à la française. » (Paul Alessandrini, *Rock & Folk* n°59, décembre 1971.)

Formé par des étudiants des Beaux-Arts, Albert et sa Fanfare Poliorcétique est avant tout une fanfare, avec des cracheurs de feu et des gens qui marchent sur les mains. Pour rompre le ghetto culturel, ils font de l'animation et jouent ce qu'on leur demande dans les « Villages Vacances Familles ». Ils s'appellent ainsi en hommage au free-jazzman Albert Ayler qui vient de mourir.

Ce soir d'automne 1971, ils présentent pour la première fois leur opéra rock *La Malédiction des Rockers*, dédié à Gene Vincent. C'est un spectacle délirant qui, avec 40 participants, recrée toute l'ambiance du début des années 60,

avec des motos, des filles avec des robes en cerceaux, des garçons avec des rouflaquettes, des chaînes et des blousons de cuir. Au milieu de tout ça, un groupe de rock, les Chacals de Béthune, enchaîne des classiques du rock français et américain dans le style léger des années 60, sans aucun effet pop. Le chanteur en veste rouge et nœud papillon a une voix claire et chevrotante. Un autre chanteur, Rocky Gonzalès, chante avec un accent du sud une composition originale, « J'avais vingt ans ».

Albert et sa Fanfare, managés par Patrice Blanc-Francard, promènent *La Malédiction des Rockers* durant quelque temps et l'enregistrent sur un album où les morceaux sont entrecoupés de tranches de dialogues qui évoquent le début des années 60.

Ils reprennent ensuite une animation plus traditionnelle, notamment lors des grandes fêtes politiques. Il reste que ce spectacle et ce disque, sorti durant l'été 1972, marquent le premier pas du retour du rock.

Au Bonheur des Dames

Janvier 1972, un groupe s'installe sur le tremplin du Golf Drouot. Ils ont les cheveux gominés et relevés en arrière, des habits qui rappellent les rockers des années 1950 et ils jouent des succès du twist français des années 60. Tout le Golf rit et danse, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps en ces temps de musique planante et spirituelle. Ces fameux twisteurs eux-mêmes opéraient il n'y a pas si longtemps, dans un style hyper-experimental au sein du groupe Io. Ce soir-là, ils sont nettement les meilleurs du tremplin. Mais comme cela ne fait pas sérieux de donner le diplôme et la prime à un groupe de twist à l'heure où tout le monde plane, on ne leur accorde que le prix du sourire et la moitié de la prime, soit 250 F.

Toutefois, Henri Leproux a beaucoup apprécié, et leur demande de repasser au Golf en première partie de Burt Blanca. Les twisteurs de Io, qui avaient voulu s'amuser un soir, vont donc former

un vrai groupe : Au Bonheur des Dames. Dès le départ, ils sont une dizaine, les cuivres et les pianistes changent souvent, mais la base du groupe reste toujours la même. Trois chanteurs (Eddick Ritchell, Sharon Glory, Jimmy Freud), deux guitaristes (Ramon Pipin, Rita Brantalou), un saxo (Jepetto Ben Glabros), le bassiste (Sheety Telaouine), le batteur (Hubert de la Motte Fifré). Les Au Bonheur des Dames ne sont pas seulement des musiciens, mais aussi des comédiens. Chacun, en entrant sur scène, entre aussi dans un personnage, des personnages forts, parodies de grandes gueules qui parlent un langage argotique, vulgaire et sexuel.

Au Bonheur des Dames bouscule tout dans le monde de la pop. Son dynamisme et son humour ne laissent pas de place aux identifications assises

Au Bonheur des Dames dans leurs premiers costumes. Photo Delorme/Phonogram





Les mêmes, en smokings roses. Photo Aubert/Phonogram

du spectateur. Tout n'est que parodie, les masques du sérieux tombent et le public respire. Leurs concerts sont partout très bien accueillis. Ils passent en première partie de Dick Rivers à l'Olympia, à la fête de *l'Humanité*, au Concert Mayol, organisent eux-mêmes plusieurs concerts au Théâtre du Ranelagh.

Leur premier album paraît à la fin de l'année 1973. Il y a bien longtemps que les maisons de disques ne croient plus au rock en tant que mine d'or. Mais le public commence à en avoir assez de ces yé-yés toujours jeunes et de ces poètes de pacotille qui encombrant les ondes. Au Bonheur des Dames bat tous les records. « Oh ! les Filles ! » fait une longue carrière au sommet des hit parades et ce premier album se vend à 85 000 exemplaires. Dès lors, ils passent souvent

à la télé et donnent de plus en plus de galas. Ils font les premières parties d'Eddy Mitchell, de Bill Haley, de Claude François. Leurs passages à l'Olympia en vedette ou sur un théâtre des boulevards, pour le spectacle « Coucou Maman », donnent lieu à des mises en scène très pompeuses. Une trentaine de personnes et plus de cent costumes sur scène.

La première formation d'Au Bonheur des Dames a enregistré deux albums. Quelques reprises, « Oh ! Les Filles ! / Twist à St-Tropez », quelques adaptations dont ils écrivent les paroles, « Yakety Yak / Pauvre Laura » et aussi des compositions originales. Ramon Pipin est le plus varié et le plus productif compositeur du groupe, il compose presque toutes les musiques et aussi pas mal de paroles : « Détonateur rock / Ego dames / Le parkinson / Coucou Maman ». Rita Brantalou est moins prolifique mais écrit quelques paroles superbes : « Rock'n'roll / Quand arrive

l'été ». On y retrouve toute l'effervescence argotique et l'évocation sociale des débuts du rock, avec en plus un brin d'illogisme à la Bobby Lapointe : « Bébert le dromadaire ». On n'avait pas vu ça depuis Jil et Jan.

*Rock'n'roll c'est du vitriol
Rock'n'roll j'ai la p'tite vérole
Rock'n'roll j'sens pu mes guiboles
Rock'n'roll j'ai tout qui s'affole*

A l'automne 1975, après trois années de galas acharnés, Au Bonheur des Dames éclate, mais Eddick Ritchell et Rita Brantalou, les deux fondateurs, n'abandonnent pas. Ils se retrouvent bientôt de nouveaux acolytes, notamment Rudi Muller à la guitare et Roger « Flambant » Rogers au saxo. Au début de l'année 1977, ils gravent

un troisième album, *Halte-là*, avec beaucoup de reprises des classiques du rock et du twist (« Rock hoquet/Peppermint twist/Croque la pomme/Nous quand on s'embrasse »). Les musiciens ont changé, mais Au Bonheur des Dames est toujours resté aussi pulsant et continue de ravir son public dans tous les lieux de réjouissance de France.

*Il va falloir rentrer
Oublier les copains
Pendant toute une année
Jusqu'à l'été prochain
Se remettre à travailler
Jusqu'à l'été prochain
Adieu la plage et l'amour
Jusqu'à l'été prochain*

Décadence anglo-saxonne

En pleine vogue des paillettes et talons hauts, on voit éclore quelques groupes français « authentique décadence ». Leur lancement à la New York Dolls est souvent mal compris dans la presse spécialisée française, qui n'y perçoit pas le second degré du rock de 1973, et n'y voit qu'une grosse affaire de show business. La carrière de ces groupes qui visent moins à tourner qu'à s'imposer

dans les circuits traditionnels des variétés françaises, devient rapidement problématique. Il est en effet difficile d'imposer l'image teen-ager de Frenchies ou de Blue Vamp au vieux public pop, et leurs paroles anglaises ou dans un français timidement articulé ne leur facilitent pas l'accès aux mass-médias ou à un public plus jeune qui préfère Patrick Juvet.

Les Frenchies

Février 1974, six pages dans *Rock & Folk*, sur un groupe français inconnu et qui n'a pas encore sorti de disque. La France tient ses New York Dolls, ils s'appellent les Frenchies. Comme les Chats Sauvages, à qui *Salut les Copains* les compare, ils ont des noms américains : Martin Dune (chant), Morgan Davis et Linn Lingrén (guitare), Michaël Memmi (basse), Kiss Olivier (batterie). Martin Dune est un scénariste de cinéma qui a déjà exploré dans le rock avec les

Crouille Marteau. Les autres sont présentés comme des rockers de banlieue. De cette rencontre, naît une image ambiguë et distante, un peu intellectuelle, un peu mondaine. Les Frenchies ont les cheveux fins et des pantalons lamés. Ils sont beaux, élégants et flashent sur l'Amérique depuis les hangars de Villejuif où ils répètent. Ils jouent un rock bruyant et hargneux. Les paroles en anglais parlent des fantasmes des « kids », de l'Amérique, du cinéma, « Lana



Turner Cheap Dreams/Rock'n'roll Fascination/
Dillinger's Coming/Lola Cola ! ».

Une certaine partie de la presse spécialisée et des officiels du rock se méfie des Frenchies, et de leur lancement à l'américaine. De plus, ils ont une image et c'est alors difficilement apprécié.

La décadence raffinée de Frenchies.

Ils n'iront jamais en Amérique, tout juste boire quelques verres à la Coupole avant de se dissoudre.

Blue Vamp

« En ce moment, on parle beaucoup de chanteurs et de groupes "décadents" ! Avec Blue Vamp, l'un de ces nouveaux groupes dingues, Fleur Bleue te présente la "décamode" ! Blue Vamp est composé de cinq garçons extraordinaires dans le style de David Bowie : ils se maquillent avant d'entrer en scène et adorent le rock'n'roll.

Tu pourras les voir bientôt près de chez toi, car ils donnent actuellement une série de galas à travers toute la France. Avec Christine, notre joli mannequin, ils ont choisi des vêtements déments que tu pourras mettre pour sortir le samedi soir, ou pour aller les applaudir ! »
(*Fleur Bleue*, janvier 1974.)



En pleine vogue des New York Dolls et des paillettes, deux managers experts réunissent cinq musiciens expérimentés et forment Blue Vamp. Hélios (chant), Jean-Pierre (guitare solo), Bernard (guitare rythmique), Bel (basse), Stéphane (batterie), enregistrent un album à l'Island Studio. Sur une musique au son sale et aux rythmes efficaces, Hélios égrène des paroles qui évoquent Hollywood et ses stars déchues, les rock'n'roll stars, les palaces, les Bentley et les fourrures, « Marylin/La fureur de vivre/Le michetonneur/Lady Bentley ». Ils sont tous recouverts de satin, de rouge à lèvres et jouent

sur l'ambivalence sexuelle. Ils ne cherchent pas à « galérer » pour gagner leur vie, mais attendent une grande occasion pour donner leur premier concert. Elle a lieu à l'Olympia en première partie des New York Dolls en décembre 73. La critique spécialisée est plutôt réticente, et préfère l'américanisme distingué des Frenchies aux ambitions « grand public » de Blue Vamp. Par contre, la presse des très jeunes ouvre amplement ses colonnes à Blue Vamp, et la radio passe quelques titres.

Toutefois, malgré quelques progrès dans l'unité musicale du groupe après quelques concerts en province, Blue Vamp ne réussit pas à briser les frontières entre le rock et la variété. Trop lié à la mode décadente, le groupe se trouve rapidement dans une impasse.

◀ La décadence outrée de Blue Vamp. Photo Blue Vamp Records

Rock et variétés

Le retour du rock a changé bien des choses. Alors que les grandes vedettes de la pop se sentaient humiliées d'apparaître dans les hit parades, les nouvelles rock'n'roll stars les prennent d'assaut. Le rock n'est plus marginal et cela trouble les affaires de ceux qui s'étaient fort bien installés dans l'idée que le rock et la variété étaient deux genres bien cloisonnés, le rock/pop, une musique pour les jeunes évolués, et la variété, une musique pour les

jeunes attardés. Le nouveau rock casse tout en trouvant du public hors des sentiers battus par la vieille pop music. Maintenant on n'a plus besoin d'appartenir à une grande famille d'idées, on aime le rock et c'est tout. Les rapports entre le rock et la variété en sont quelque peu modifiés, et de nouvelles vedettes pour jeunes, d'un style souvent plagié sur le rock décadent, se lancent à la conquête des foules.

Marc Charlan

« Il ne faut pas que le rock ait des relents de plumet à la gomina et de blouson de cuir. Ce n'est pas une musique réservée aux nostalgiques des années 1960. C'est gai, rapide, simple, appuyé par des paroles incisives ou marrantes. Je crois que tout le monde a envie de ça. Ça change des chansonnettes au sirop dont on est envahi depuis longtemps. » (Marc Charlan, S.L.C. n°143, juillet 1974.)

Marc Charlan découvre le rock assez tard, après avoir été journaliste à R.T.L., puis animateur à Radio Monte-Carlo et à Europe n°1. Ami de Jacques Dutronc, il est comme lui élégant, flambeur et dragueur, aussi loin des blousons noirs que des dentelles pailletées. Il apporte un appréciable regain de vitalité au rock'n'roll, avec des morceaux pleins de rythme et d'humour comme « Ma p'tite Irène/Moi j'm'en fous ».

Patrick Juvet

En novembre 1973, Patrick Juvet devient une grande vedette, sur la scène de l'Olympia. Il est maquillé, vêtu de satin et de paillettes. Réplique française de David Bowie, il reprend comme lui les archétypes du rock'n'roll en outrant leurs

aspects androgynes. Ces bonnes recettes déchaînent les foules, et Patrick Juvet est rapidement célèbre. Quand la mode décadente passe, il s'adoucît, s'enrichit musicalement et se tourne vers le disco en 1977.

Alain Kan

Avant de chanter, il anime les soirées travesties de l'Alcazar. Il n'a donc aucune difficulté à s'adapter aux maquillages ambigus du nouveau rock. Mais, parti après Patrick Juvet, il ne

parvient pas à s'imposer dans un style assez conventionnel de rock gentiment décadent, et malgré une bonne parodie de twist : « 55-60, dès que vient le samedi soir ».

David Rocheline

La réussite commerciale de David Rocheline est moins brillante. La musique comme les paroles de ses deux 45 t. sont cependant de belles réussites, « Danseur étoile/Le roi lézard ».

David, déjà illustrateur, ne trempe pas plus longtemps dans la variété et s'affirme bientôt comme un acteur et un auteur de théâtre original.

Production parallèle

Si seul le rock décadent intéresse les grandes compagnies discographiques, les tendances issues de la pop music, plus portées vers la recherche musicale, électronique ou jazz, n'ont pas disparu pour autant. En dehors des circuits grand public, tout un système parallèle s'est mis en place pour la faire vivre. Vers 1975, il y a une floraison de petits labels, producteurs de disques.

Arcane-Crypto

Jean-Claude Pognant est d'abord éditeur de diverses feuilles photocopiées à l'époque héroïque du rock, puis devient manager d'Ange. Il fonde ensuite le label Arcane qui fait tourner, enregistre et distribue des groupes français de styles variés : Little Bob Story, Mona Lisa, Tangerine, Wapassou.

Cobra

Branche rock des productions folk Cézame. Le catalogue est également très étendu : Trans Europe Express, Spheroe, Heldon, Asphalt Jungle.

Gratte-Ciel

A la recherche d'une musique différente : Etron Fou, Forgas, Treponem Pal.

Ces petites maisons de disques sont distribuées par les grandes compagnies internationales, mais d'autres petits labels assurent eux-mêmes la distribution de leurs produits. Ils sont le plus souvent orientés vers une musique électronique et révolutionnaire, tout à fait hors système, et tiennent à démontrer qu'on peut tout faire en totale indépendance.

Disjuncta/Urus

Alain Renaud et Richard Pinhas y enregistrent principalement leurs propres disques.

Pôle

Expérience radicalement marginale de vente par correspondance d'une musique hyper-expérimentale.

Ces petits producteurs visent avant tout à réduire le prix de revient des disques. Ils y parviennent en réduisant l'artillerie lourde de la production. Le seuil de rentabilité d'un disque est ainsi considérablement réduit, 4 000 exemplaires chez Arcane, 700 exemplaires chez Disjuncta.

Signer un contrat de cinq ans avec une grande compagnie est souvent une aventure pour des artistes

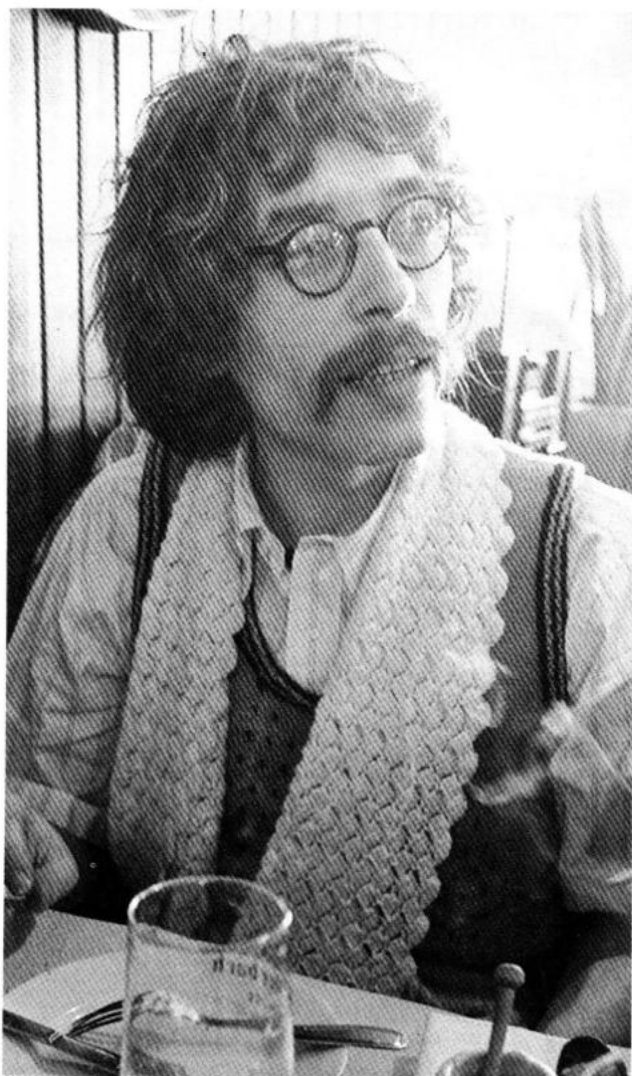
peu commerciaux. Ils risquent de rester plusieurs années dans l'ombre, condamnés à l'inaction. Les contrats plus souples des petits labels sont moins risqués, et beaucoup de groupes, même avec un certain potentiel commercial, préfèrent travailler dans ces petites maisons. Est-ce pour cela que les grandes compagnies lancent des sous-marques, ayant pour vocation de produire le même type de musique que les petits labels : Balance/RCA, Egg/Barclay ?

Maintenant, le rock progressiste français a des labels indépendants pour produire ses disques et des centres culturels pour l'accueillir en concert. Il peut vivre et se multiplier.

Albert Marcœur

Albert Marcœur apprend le saxo, la clarinette, et fait partie de plusieurs groupes de rhythm'n blues puis de pop music, notamment Cruciférius puis Nemo avec François Bréant et Pascal Arroyo. Ils sont influencés par Frank Zappa et Captain Beefheart. Albert présente ensuite ses propres compositions chez WEA où enregistre déjà Nemo, et grave un album. Il joue du saxo, de la clarinette, du pipeau, de la batterie et de diverses percussions, tandis que Pascal Tison tient les guitares. Dans des morceaux comme « Tu tapes trop fort/C'est raté/Simone », la musique d'Albert rappelle Frank Zappa par l'aspect baroque, la mise en place et la richesse de l'instrumentation. L'album se vend à 800 exemplaires et est rapidement retiré du commerce. Néanmoins, Albert enregistre un second album, *Album à Colorier*. Sa musique s'est élaborée, Albert est devenu expert dans la pratique de l'humour et du collage, a acquis un style personnel et un parfait contrôle de son art. Il mélange des musiques de jazz, de fanfare et des paroles d'enfants avec un rare bonheur.

Cet album est chaleureusement accueilli, Albert Marcœur commence à tourner et à vendre quelques disques. Il vit en communauté dans une maison normande, avec son groupe composé de neuf musiciens, notamment les deux



Albert Marcœur. Photo WEA

frères d'Albert, Claude et Gérard Marcœur, Denis Brély et Pierre Vermeire. Pour vivre, ils louent leur sono. En 1977 ils tournent avec Dick Annegarn, puis se retirent quelque temps loin de la scène pour mettre au point un show digne de la folie de leurs albums; ils donnent à

l'automne une série de concerts à Paris et dans le nord de la France.

Héritier musical et spirituel des groupes freaks expérimentaux du début des années 1970, Albert Marcœur s'affirme au fil des années comme une valeur sûre de la rock music française.

Etron Fou Leloublan

Dès 1971, Chris (anches) et Guigou (batterie) jouent dans des groupes free jazz/pop éphémères de la région de Grenoble. En 1973, ils se produisent pour la première fois sur scène en première partie de Magma, sous le nom d'Etron Fou. Héritier des groupes marginaux politiques, Etron Fou joue une musique free, très peu commerciale, et entretient des rapports difficiles

avec le show business. Dès 1974, ils décident de ne plus chercher à gagner leur vie avec leur musique, mais en cultivant leurs terres dans l'Ardèche. Ainsi Etron Fou peut jouer la musique qu'il aime en toute indépendance économique et participe activement aux réunions du « Manifeste Bas-rock », créé en 1976 pour améliorer les conditions de la pratique musicale en France.

Gérard Manset

C'est en 1968 que Gérard Manset compose ses premiers morceaux « Animal » et enregistre son premier album. Gérard, inspiré par le mysticisme, se lance dans l'exploration de l'irrationnel aussi bien dans les paroles (« Je suis Dieu/Golgotha ») que dans la musique. Au début, ces titres passent à la radio mais très vite son obscure inspiration

l'en éloigne. Il évolue ensuite avec *La mort d'Orion* et *Y'a une Route* vers une musique de plus en plus complexe. Très en marge du show business, il fait absolument tout lui-même et grave des musiques ascétiques, violentes, torturées, conformes à ses préoccupations mystiques.

Tai Phong

Les deux frères vietnamiens Khanh et Tai travaillent respectivement comme ingénieur du son et directeur artistique tout en formant Tai Phong, qui joue un rock symphonique inspiré de Genesis, Yes, Aphrodite's Child. Comme ces derniers, ils cherchent à faire des tubes propres et internationaux. Ils réussissent en partie dès leur premier album avec « Sister Jane ». Toutefois,

Tai Phong n'est pas encore prêt pour la scène, les occupations professionnelles des membres du groupe l'en empêchent. Peu à peu, elles semblent prendre le dessus sur les moments de distraction musicale.

Et après son deuxième album, *Windows*, paru en 1976, et quelques modifications de personnel, Tai Phong ne donne plus de nouvelles.

Spheroe

Quatre musiciens, vêtus de cuir rutilant, jouent un jazz-rock vif et intense. Formé à Lyon par deux musiciens de jazz admirateurs de Thelonious Monk, le claviste Gérard Maimone et le guitariste Michel Perez, qui s'adjoignent un bassiste congolais très doué, Rido Bayonne, et un batteur pop, Patrick Garel, ils gagnent leur vie dans de petits emplois musicaux et se réunissent

chaque fois qu'ils trouvent un concert, pour le plaisir de jouer leur musique. La guitare sait être dure, les rythmes sont variés et percutants, et leur album est le chef-d'œuvre du jazz-rock français.

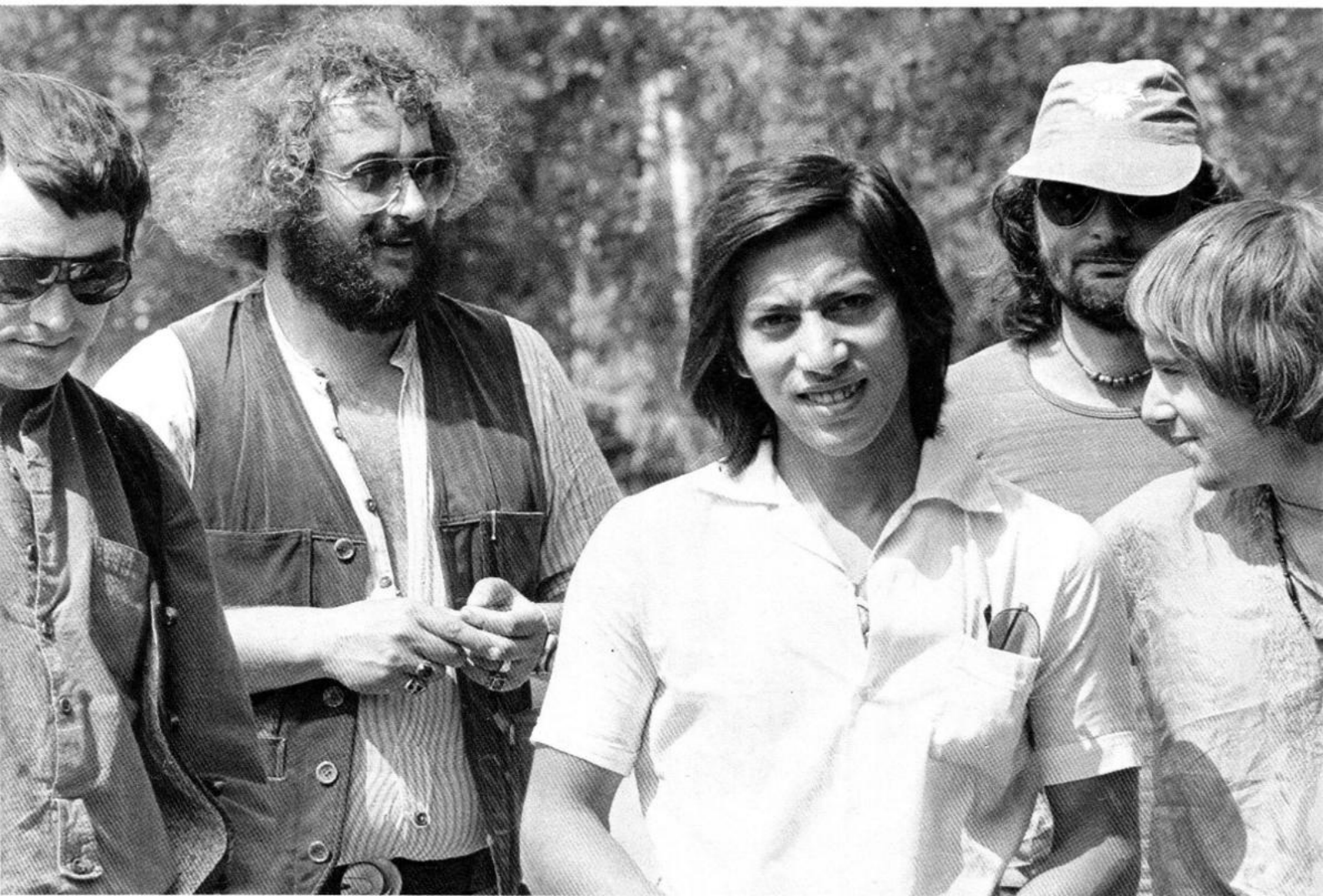
Spheroe. Photo Cobra



Zao

Réunis par François « Faton » Cahen, dissident du premier Magma, les musiciens de Zao font tous preuve d'une irréprochable compétence technique. Autour du piano de Faton, il y a Jeff Seffer au saxo, Gérard Prévost à la basse, Pierre Guignon aux percussions et Jean-My Truong à la batterie. Zao est inspiré par le jazz, mais aussi par la musique contemporaine et a conservé quelque chose de Magma. Le résultat

est une musique brisée et complexe, mais qui garde une vitalité peu commune. Zao est à la recherche d'une musique entièrement originale, et cette recherche ne s'interrompt pas après le départ de Yochko Jeff Seffer. Elle se diversifie plutôt, car Jeff forme son groupe et s'oriente vers une musique de plus en plus européenne, tandis que Faton continue avec d'autres musiciens dans un style plus proche du jazz-rock.



Zao. Photo RCA

Lard Free

Gilbert Artman joue avec Komintern et fonde Lard Free qui gagne le tremplin du Golf en 1971. Dès lors, les musiciens se succèdent autour de lui et Lard Free existe constamment. Ils enregistrent trois albums où ils réalisent une

synthèse personnelle et planante entre le free jazz et la musique électronique.

Gilbert Artman met également au point Urban Sax, un groupe composé de seize saxophonistes.

Pulsar

Formé en 1970, à Lyon, sous le rayonnement du Pink Floyd, Pulsar enregistre ses deux premiers albums sur un label anglais, car personne ne s'intéresse à eux en France. Ils jouent une musique douce et planante, restée proche du Pink Floyd de 1970. Ils donnent beaucoup de

concerts et vivent pratiquement de leur musique. Après sept ans de « galères », leur troisième album paru et bien promotionné chez C.B.S. pourrait bien leur apporter la consécration.

Pulsar. Photo CBS ►

Heldon

Richard Pinhas est d'abord guitariste du groupe Blues Convention, puis forme Schizo qui enregistre deux 45 t. Le second est distribué gratuitement par correspondance. Le philosophe Gilles Deleuze y récite du Nietzsche sur des rythmes électroniques et violents. Schizo éclate et Richard fonde le label Disjuncta, pour produire ses disques. Il assure tout lui-même, jusqu'à la distribution. Il enregistre seul, avec une guitare et un synthétiseur, une musique qui rappelle les expériences les plus audacieuses d'Eno ou de

King Crimson, mais qui est bien loin du rock allemand planant. Ensuite, les musiciens expérimentateurs les plus divers participent aux réunions de Richard Pinhas; Gilbert Artman, Jean-My Truong, Alain Renaud, Janick Top.

« Heldon ne forme pas vraiment un groupe mais plutôt un champ de rencontre productive. » (*Rock en Stock* n°1.)

Grâce à ce principe, il se passe toujours quelque chose dans chaque production scénique ou discographique d'Heldon.



Une chanson française rock...

Il y a quelques années, ce n'étaient que les vedettes yé-yé qui empruntaient des sons et des images à la pop ou au rock décadent. Avec la persistance et l'acculturation du rock, des chanteurs français plus artistes lui tendent l'oreille. Certains trouvent dans la violence du rock une révolte spontanée et prolétarienne tout à fait compatible avec leurs contestations politiques. Leurs textes deviennent plus rudes et leurs accompagnements plus lourds.

Pour d'autres, le rock est devenu synonyme de qualité. Il est moderne et c'est un peu avec lui que les chaînes Hi Fi se sont répandues dans les familles. Dans les années 75, il n'est plus de mode de prendre les auditeurs pour des naïfs, il est alors bien mieux de leur faire miroiter l'intelligence suprême de la technicité du monde moderne. Il y a moins de jeunes que dans les

années 60, et surtout il y a plus de chaînes Hi Fi à vendre. Le temps des yé-yés est terminé, le plus gros consommateur de disques n'est plus le teen-ager mais le cadre. Il achète ses disques non plus dans les Monoprix mais à la FNAC, et les écoute sur une Toshiba à l'heure de l'apéritif. Plus besoin de chansonnettes nasillardes, mais plutôt de musique de fond avec des orchestrations lourdes mais un esprit léger.

Cette nouvelle orientation de la variété a des retentissements sur la situation des groupes de rock français et leur ouvre de nouvelles possibilités. Une nouvelle émission de télévision, *Blue Jean 78*, programmée tous les dimanches à 12 h, abat les cloisons entre le rock et la variété et permet à des groupes français de passer à la télé. Le rock n'est plus assimilé au jazz, il est redevenu l'affaire du grand public. Une chance à saisir.

Bernard Lavilliers

...musclée

Son passé d'ancien boxeur et d'ex-blouson noir de Saint-Etienne, clairement revendiqué, lui apporte une bonne cote de sympathie auprès de la presse et du public. On retrouve dans les paroles qu'il écrit toute cette rigueur morale, cet engagement politique franc et direct. Il s'exprime dans un langage coloré et puissant, sur des

rythmes et des accompagnements pop/rock. Il ne fait pas de concessions, c'est une attitude qui finit par payer.

Depuis mai 68, ces idées-là ont fini par pénétrer dans les masses, tout comme les sons pop/rock, et Bernard vend 60 000 exemplaires de son quatrième album, *15° round*.

Jacques Higelin

...déjantée

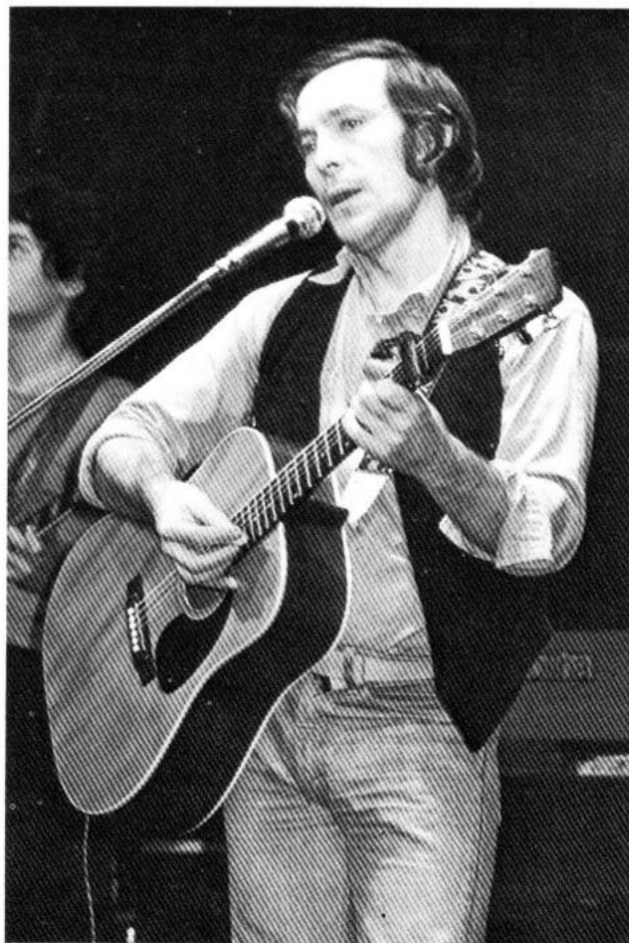
Il opère d'abord avec Brigitte Fontaine et Areski, puis se découvre une vocation radicale de refus de la société, quitte la Rive Gauche et marche à la rencontre des « loubards de banlieue ». Pour mieux s'identifier à son nouveau public, il fait du rock'n'roll. Un rock au son sale et lourd, tout droit importé des usines de Detroit. Les paroles sont un peu « cliché » : « T'as pas cent balles pour un junkie/Un œil sur la bagarre, l'autre sur la guitare, j'me pique une parano/Les p'tits branleurs à paillettes vont balayer les mégots ». Trop direct, Higelin passe

pour un faux rocker, et les banlieues ne le reconnaissent pas :

« Il y a un an, il voulait remplir les stades avec sa musique, aujourd'hui il est aux Blancs-Manteaux, cave tout juste capable d'accueillir cent personnes ! » (M. Embareck, *Best*, décembre 1975.)

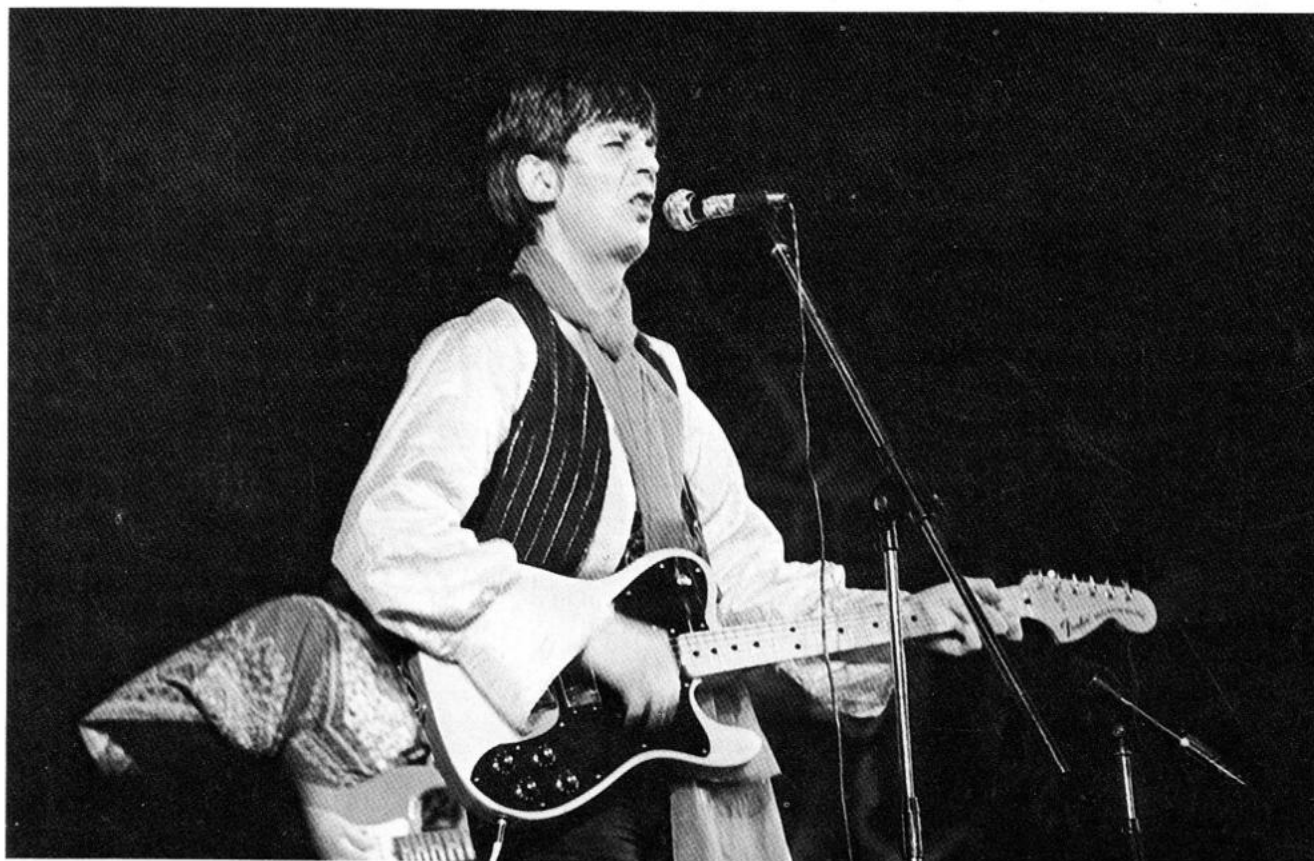
Mais Higelin persévère et à force de se produire sans relâche dans les petites salles, finit par gagner. Avec son troisième album, *Alertez les Bébés*, plus varié, plus drôle et bien produit, il va enfin conquérir les foules.

Parti au début des années 70, dans un style de chanson d'auteur, poétique et engagée (« Tranche de vie »), François Béranger évolue peu à peu vers des musiques plus complexes avec les groupes Mormos puis Electrogène. Sans quitter l'engagement politique, il se penche vers le folklore de divers pays (« Chanson à danser/Gigue de la Reine ») et vers une chanson plus rythmée. Au printemps 1974, il découvre le rock et s'adjoint de nouveaux accompagnateurs, surtout Jean Pierre Alarcen, l'ancien Système Crapoutchik, qui joue de longs passages de guitare blues/pop dans l'album *Le Monde Bouge*. Depuis Béranger, Alarcen et les autres forment un orchestre qui déménage sérieusement, renouvelle la chanson politique et tourne constamment un peu partout en France avec un succès régulier.



Béranger. Photo L'Escargot

Higelin. Photo Krzysztof Pruszkowski



Jean-Michel Jarre

...internationale

1977 est une bonne année pour les productions discographiques françaises, grâce à Jean-Michel Jarre et à son album *Oxygène* qui devient un énorme tube international, un peu à la manière

de Telstar quelques années plus tôt. Si les synthétiseurs électroniques ont remplacé les guitares électriques, il reste la même légèreté supersonique.

Yves Simon

...intellectuelle

Déjà cinéaste, romancier, journaliste à *Actuel*, c'est dans la chanson qu'Yves Simon s'affirme avec une poésie tranquille et intelligente et de doux accords de guitare à l'accent West Coast. Ses textes sont marqués par mai 68 et les rêves

beatniks (« Les gauloises bleues/Rue de la Huchette »). La haute qualité de cette poésie contestataire satisfait les amateurs de chansons douces et de poèmes en guitare.

Véronique Sanson

...mondaine

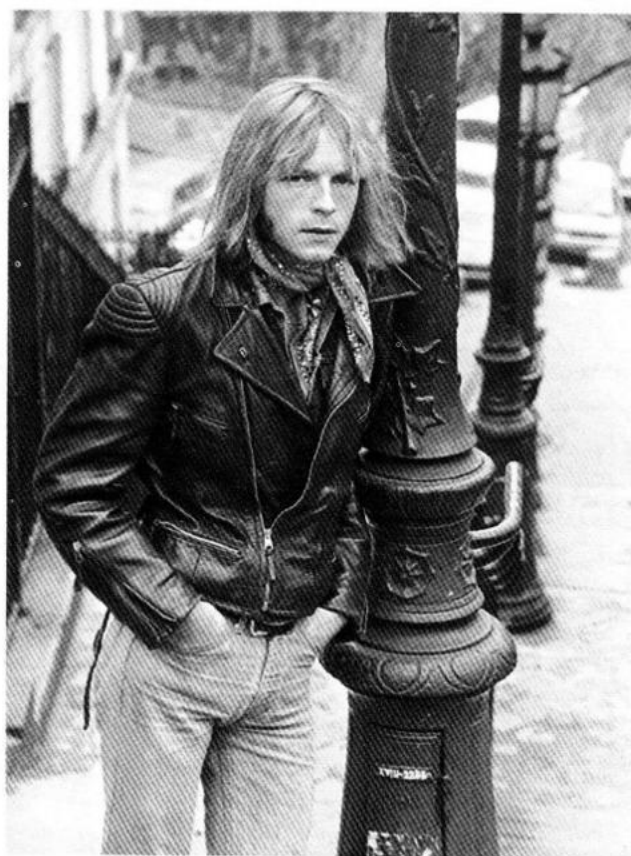
Cette grande dame vocalise plus qu'elle ne chante ses propres compositions, sur des accompagnements lourds et bien balancés. D'une beauté classique et distinguée, mariée à une pop-star de renom, Steve Stills, et accompagnée par

d'excellents musiciens, elle est la représentante la plus évidente d'une certaine variété de qualité française.

Véronique Sanson. Photo WEA



La chanson populaire a disparu des rues de Paris, elle s'est réfugiée dans les banlieues. Sur des rythmes de danse populaire et avec un rare bonheur de langage, Renaud apporte à la chanson française quelque chose de tout à fait nouveau, avec des paroles et des thèmes puisés dans l'argot moderne des jeunes de l'âge du rock : « Laisse béton/Je suis une bande de jeunes/ La chanson du loubard ». Les auditeurs en redemandent et Renaud semble bien à la veille d'une grande carrière.



Renaud, dans les rues de Paname. Photo Polydor

Un nouveau rock/blues boom

A côté de ces diverses tendances progressistes, de nombreux groupes de hard rock tournent en France. Leur style direct et puissant accroche et leur musique, héritière du blues boom, bénéficie d'une longue tradition en France. Ces groupes reprennent le rôle tenu par les Variations quelques années plus tôt. Ils parviennent à jouer souvent, surtout en province, et deviennent de

bons techniciens et d'excellents « performers » scéniques. La scène est avant tout le domaine de ces groupes, car leurs vocaux anglais, le purisme de leur répertoire et de leur image ne peuvent guère leur faire espérer des tubes radiophoniques. Mais, lorsqu'ils sont bien managés et bien soudés, Little Bob et sa suite vivent de leurs tournées et de leurs disques.

Little Bob Story

En 1974, quand on commence à entendre parler de Little Bob Story, Robert « Little Bob » Piazza a déjà une longue carrière derrière lui. Il joue depuis douze ans et les noms de ses

différents groupes, The Apachs, Little Bob et ses Red Devils, Little Bob et le Blues Gun, sont restés des légendes dans les salles de fêtes et les bals de leur fief, les environs du Havre.



Quand déferle la nouvelle vague du rock, Robert Piazza est encore de la partie. Et après quelques mois de répétitions au fond de la campagne normande, avec Bibi (guitare), Barbe-Noire (basse) et Mino (batterie), il se lance à l'assaut du succès. A force de jouer et d'y croire sans réussir, ils ont de l'énergie plein les doigts et sèment de bonnes vibrations sur les routes de France, notamment en assurant les premières parties de Doctor Feelgood. Si leurs premiers 45 t., enregistrés en 1975 (« Don't Let Me Be Misunderstood/Like Rock'n'roll »), ne sont pas encore au point, ils finissent par devenir, au fil des tournées, en France et en Angleterre, l'un des meilleurs groupes de rock du moment. Très appréciés Outre-Manche, ils enregistrent, sur le petit label Chiswick un 45 t. qui est classé disque de la semaine dans le *New Musical Express*.

Après le départ de Bibi, remplacé par Guy-

Little Bob Story, entre deux tournées. *Photo Crypto*

Georges Grémy à la guitare, Little Bob Story réussit fort bien deux albums, *High Time* et *Living in de Fast Lane*. Ils jouent un rock pur, efficace, plein d'énergie, avec un son lourd et saturé, et mélangent habilement leurs compositions avec des reprises de classiques du rock anglais. La réputation et la pêche acquises au cours de tournées incessantes, finissent par payer. Leurs albums se vendent convenablement et il y a beaucoup de monde pour les applaudir à l'Olympia en novembre 1977.

Avec son purisme et ses paroles anglaises, Little Bob Story n'a que des possibilités limitées sur le marché français, et les grandes maisons de disques hésitent à le promouvoir. C'est bien regrettable, car la France tient là l'un des meilleurs groupes de rock actuels.

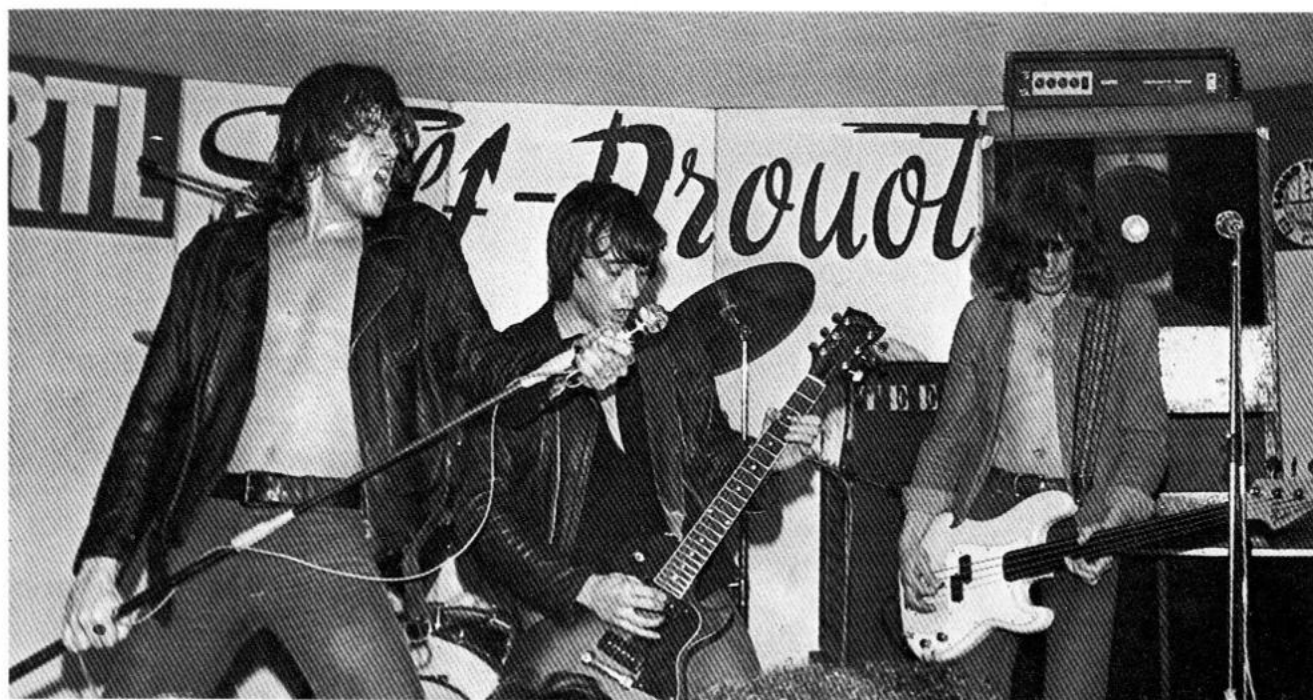
Trans Europ Express

Réunis à la fin de l'année 1975, Gilles Adam au chant, Hervé Rozoum à la guitare, Michel Pitton à la basse et Boum-Boum à la batterie, répètent un an avant de paraître en public. En 1977, ils tournent sans relâche dans toute la France. Travailleurs acharnés, ils répètent tous les jours quand ils n'ont pas de concerts et deviennent rapidement de bons techniciens. Ils dégagent une

splendide énergie sur scène. Tous habillés de blousons de cuir noir, ils ont une image un peu « durs » et jouent un hard rock puissant et rapide, proche de certains groupes du sud des Etats-Unis, ZZ Top, Doobie Brothers.

Leur second album, grâce à des reprises stylées (« Sha La La Lee/I Wanna Be Free ») et à quelques bonnes compositions (« Rock'n'roll Baby/Livin' For The Rock'n'Roll »), semble concrétiser tous leurs efforts et être bien accueilli par la critique et le public.

Trans Europ Express, en pleine action. *Photo Cobra*



Factory

Quelques jeunes de Givors, ville ouvrière de la banlieue lyonnaise, jouent pour le plaisir des morceaux de Chuck Berry et des Stones. Ils se produisent sur scène à l'occasion, et devant le succès remporté, décident de former un vrai groupe.

Sur scène, Factory joue toujours un « medley » des Stones, et le chanteur Yves Matrat reste très influencé par la vulgarité agressive et le sexisme de Mick Jagger. Néanmoins, Yves, Denis Fusi et Puce aux guitares, Fourmi à la basse, Baps à la

batterie, parviennent à mettre au point un répertoire original et à se trouver un son. A Givors, Factory répète dans une salle municipale et acquiert rapidement une grosse réputation qui atteint toute la France au cours de l'année 1977. Ils enregistrent un album où quelques ballades alternent avec des rocks lourds et nerveux : « Ready Steday/Flesh/Black Stamp ». Avec ce premier album, Factory distribue dans toute la France les bonnes vibrations des hauts fourneaux lyonnais.

Ganafoul

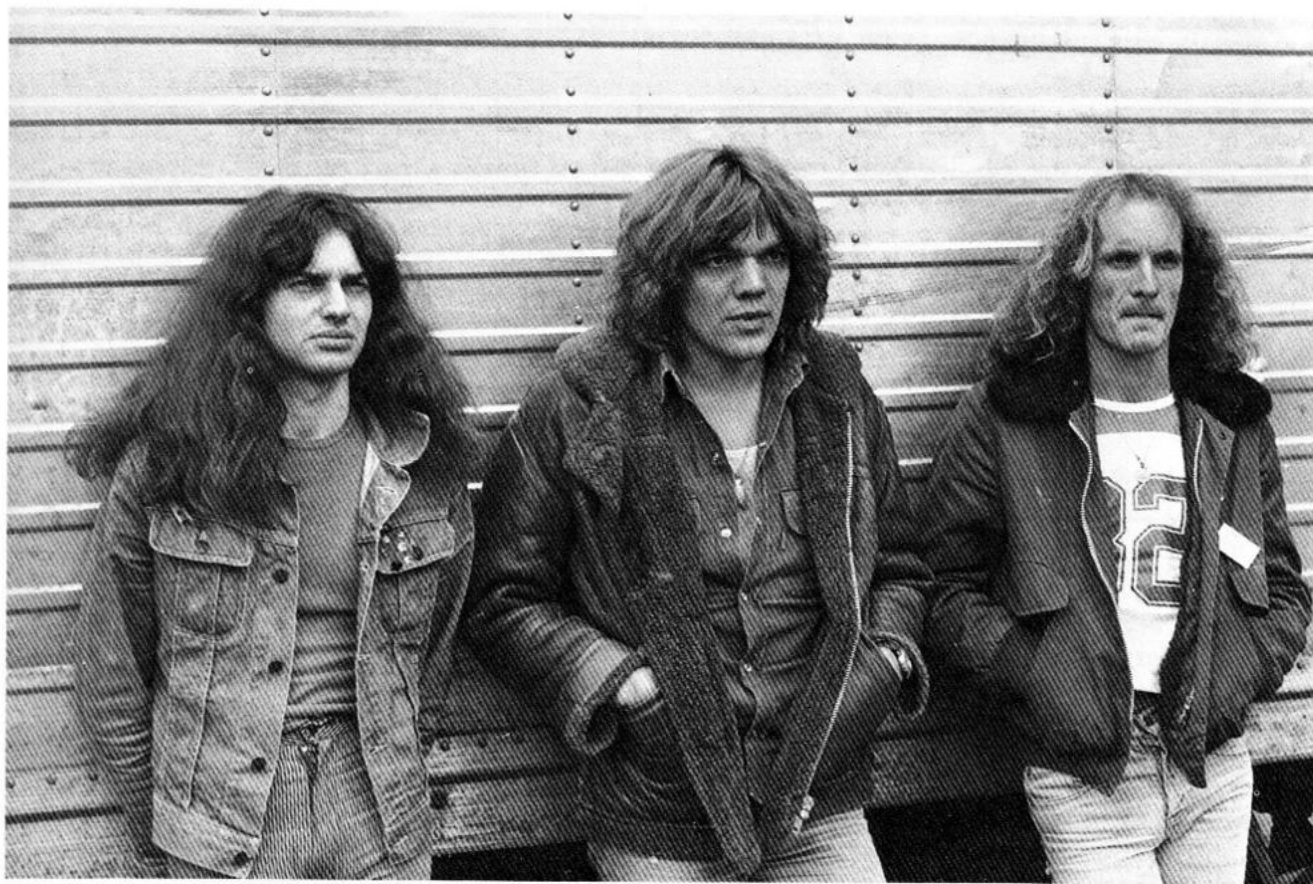
Ganafoul existe depuis 1971, et depuis 1973 dans sa formation actuelle : Jack Bon (guitare et chant), Jean-Yves Astier (basse) et Yves Rotacher (batterie). Ils habitent dans les territoires industriels de la banlieue lyonnaise et jouent du « sider-rock » (rock sidérurgique). Après de nombreux concerts dans la région lyonnaise, puis dans toute la France, ils enregistrent leur premier album à la fin de l'année 1977. Ils ont du métier et jouent un hard rock au son métal-

lique. Jack a écouté Jimi Hendrix et Ted Nugent, il est aussi brillant en solo qu'en rythme. Des morceaux comme « Saturday Night/Dreamer/Let it Burn », respirent la crasse et la sueur de l'industrie lyonnaise. Ganafoul est le groupe français le plus proche du « Heavy Metal » des groupes des villes industrielles américaines.

Ganafoul, contre le camion du matériel. *Photo Crypto* ►

Factory à Givors. *Photo Cobra*





Larry Martin Factory

Cet excellent guitariste irlandais participe à de nombreux enregistrements au cours des années 60, dans les studios anglais. Résidant en France, il accompagne également beaucoup de vedettes françaises. Dès 1971, il forme Larry Martin Factory, qui enregistre deux albums chez Saravah. Ce groupe a une existence épisodique entre les séances de studio de son leader. Mais Larry reforme sans cesse son Factory, en réunissant toujours autour de lui d'excellents

musiciens. En 1976, ils enregistrent un album chez Isadora et effectuent une tournée. Sorte de Link Wray irlandais, Larry Martin est influencé par les harmonies colorées du blues rural. Il utilise une cohorte d'instruments typiques de cette musique, douze cordes, pedal-steel et slide-guitar, et même l'accordéon. Larry Martin Factory produit une musique stylée, pure et variée, qui devrait atteindre un plus large auditoire.

Boogaloo Band

Les Variations ont tourné en Amérique; quatre Californiens viennent tourner en France. Mike Lester et Robbie Freeman, les deux guitaristes, se sont rencontrés à Paris, au cours de leurs vagabondages. Ils sont complétés par James Gibson à la basse et Sherwin Rosman à la

batterie. Ils jouent un boogie chaud et énergique qui rappelle Canned Heat et Chicago Transit Authority. Furieux et agressifs, ils sèment le scandale tout au long de leurs tournées. Ils sont très à l'aise sur scène et leur image dure a ses adeptes.

Un rock nouvelle vague

Avec la nouvelle vague et l'éclosion d'une nouvelle scène française, certains groupes issus de ce style se lancent dans des voies plus grand public, grâce à des vocaux en français ou un son travaillé à l'anglaise. Aidés par la bonne réputation et la longue tradition du hard rock. Shakin Street et Téléphone comptent

rapidement parmi les plus appréciés des nouveaux groupes français. C'est à eux que les grosses compagnies internationales s'intéressent. Bien produits et promotionnés, ils deviennent les premiers bénéficiaires de la nouvelle vague. Tandis que l'itinéraire plus personnel de Bijou finit par l'amener également vers le succès.

Shakin Street

A ses débuts, Shakin Street est formé par Fabienne Shine, Eric Lewys, Louis Bertignac et Corinne Martineau, puis ces derniers filent former un autre groupe, Téléphone. Fabienne, la chanteuse, et Eric, le soliste, s'entourent de plusieurs musiciens qui ne restent pas dans le groupe. Shakin Street ne tient pas à galérer en province pendant cinq ans, avant de s'imposer. Ils assurent quelques premières parties aux concerts parisiens des groupes nouvelle vague anglais, se font remarquer au festival punk de Mont-de-Marsan, et c'est parti. Shakin Street intéresse une grande compagnie, C.B.S. en l'occurrence. Cet intérêt tient avant tout à la beauté méridionale et au jeu de scène sexy de Fabienne. La féminité est souvent mésestimée dans une musique mâle comme le hard rock,

Fabienne apporte un attrait nouveau et des espoirs reluisants. De plus, les musiciens qui sont autour d'elle peuvent faire de bonnes choses. On les envoie dans des studios anglais et ils enregistrent un excellent album. Les bruits du couloir disent que Jimmy Page, Ian Stewart, Ron Wood participent à l'enregistrement. De toute façon, les deux nouveaux guitaristes de Shakin Street, Armik Tigrane et Mike Winter, ne sont pas des amateurs.

Cet album a un son particulier et donne un style « killer » au groupe. Tout cela est parfait pour l'exportation, et avec ce L.P. de haute qualité, Shakin Street ne vise pas seulement le public français, mais le marché international.

La belle Fabienne et ses Shakin Street. *Photo CBS*



Téléphone

Durant le printemps 1977, au cours de deux premières parties parisiennes, celle des Hot Rods au Pavillon de Paris et celle de Télévision à l'Olympia, le public fait un triomphe à Téléphone. Jean-Louis Aubert (guitare et chant), Louis Bertignac (guitare), Corinne Martineau (basse), Richard Kolinka (batterie) enregistrent d'abord à leurs frais un 45 t. « live » au Bus Palladium. Ainsi, défiant les galères habituelles et les circuits traditionnels de la réussite, Téléphone devient le groupe que les maisons de disques s'arrachent. Ils ont beaucoup d'atouts pour eux, ils jouent un boogie-rock très efficace, qui a pour principales références Chuck Berry et les Rolling Stones, chantent en français des paroles simples, se présentent comme un groupe bien de chez nous, copain et pas frimeur. Pathé-Marconi les signe contre une bonne avance et leur fait enregistrer un album à Londres. Toutes les photos de la pochette sont prises dans le métro, et un concert gratuit est organisé au Pavillon de Paris. Il y a beaucoup de monde, quelques échauffourées qui se terminent par la mort d'un spectateur. Ce n'est pourtant pas la faute de Téléphone qui ne pense qu'à envoyer le public en l'air et n'a rien d'un groupe à scandale.

Avec leur allure bien sympathique de jeunes gens fraîchement sortis du public pour vivre une aventure merveilleuse, et des morceaux musclés, « Hygiaphone/Anna » ou un peu boy-scout, « Flipper/Metro », ils ont quelques chances de s'imposer à un large public.

*Parlez, parlez dans l'hygiaphone
T'as pas besoin de sonner
Demande à l'interphone
Si t'as envie de quelqu'un
Décroche ton téléphone, téléphone, téléphone*



Téléphone, un groupe bien français. Photo Pathé

Bijou

Printemps 1976, en première partie de Patti Smith à l'Elysée-Montmartre, trois rockers enchaînent des reprises de Ronnie Bird, d'autres succès du rock français, et leurs propres compo-

sitions. Le public snob est choqué, mais les rockers trépignent. Bijou est né.

Palmer à la guitare solo, Philippe Dauga à la basse, Dynamite Yan à la batterie et Jean-

William Thoury producteur, parolier, manager, débarquent de la banlieue sud de Paris, où ils écument les salles locales depuis pas mal de temps. C'est là qu'ils se rencontrent et se regroupent pour former Bijou. Ils se réfèrent sans problèmes au rock français des années 60, reprennent Ronnie Bird, Jacques Dutronc, les Chaussettes Noires, Serge Gainsbourg. Ils jouent sur un matériel simple, enregistrent dans des studios parisiens et cherchent à conserver un son léger. Ils sont contre la drogue, pensent que les paroles ont de l'importance et les interprètent de façon audible. Loin de toute facilité, de toute démagogie, de toute concession au goût du jour, les textes de Thoury parlent de l'essentiel, les filles et l'amour : « C'est un animal/Garçon facile/Comme tu es belle ». La guitare de Palmer intervient en phrases saccadées et concises, tandis que Philippe et Dynamite assurent un rythme feutré et trouble.

Bijou décomplexé le rock français. Ils ont un style et une image. Bientôt ils attirent du monde

à leurs concerts, remportent de gros succès aux festivals de Mont-de-Marsan 1976 et 1977. On entend « La fille du Père Noël » à la radio, le premier album de Bijou *Danse avec moi* se vend bien et ils remplissent l'Olympia à l'automne 77.

Loin de sombrer dans le mythe des rockers spontanés et violents, Bijou semble concentré et lucide. Le rock est la culture de leur banlieue, ils le connaissent de fond en comble, et comptent sur leur propre force et sur le public pour sortir le rock français de l'ornière.

Si tu sens monter la fièvre le soir au fond de ton
[lit

Et si tu n'es pas trop fière pour m'avouer que
[tu en as envie

Tu sais où me trouver

Je suis toujours là pour les filles comme toi
Qui cherchent à se faire aimer

Bijou pose pour les filles. Photo Delorme/Phonogram



Punk et new wave

1977, année du punk. Encore une fois, l'Angleterre est sur le devant de la scène. Les actions scandaleuses des Sex Pistols mettent le punk à la une de tous les journaux. Mais, cette fois, la France n'a pas dix ans de retard, elle a aussi ses punks qu'on voit dans les quotidiens avec leurs cheveux courts, leurs lames de rasoir et leurs insignes nazis. La grande presse ne sait pas très bien ce qu'ils veulent, et eux non plus d'ailleurs. « No future » est leur devise, ils veulent simplement vivre dans ce monde où la crise économique est maintenant bien installée. Ils n'ont pas de grandes idées de changements, se sentent les héritiers du rock des pionniers et du rock anglais des années 60, n'aiment pas les hippies ni la musique planante, mais veulent s'amuser en jouant une musique simple, énergique et primaire.

Le rock style pop ou hard et les cheveux longs sont devenus des institutions que les punks refusent et sabotent. Avec eux, le rock retrouve sa perversité, sa violence, son odeur de scandale et échappe à l'emprise de la sagesse musicale.

Même s'il ne dure qu'une année, le mouvement punk remplit sa mission et amène un profond bouleversement des valeurs dans l'univers pollué et académique du pop/rock. On ne savait plus très bien différencier le rock de la musique classique ou du jazz, dorénavant on va savoir. Le rock punk, c'est une musique qui fait du bruit, qui frime et dont les vedettes ont moins de vingt ans et ne jouent de la guitare que depuis six mois.

Avec le punk, rien n'est plus comme avant. Une foule de nouveaux noms se répand dans le monde entier. Une nouvelle génération accède au rock, on l'appelle la « new wave ».

Les groupes punk français jouent et vivent pour leur plaisir. Ils préfèrent jouer peu que de s'embarquer dans les galères des générations précédentes. Souvent, ils enregistrent leur premier 45 t. au bout de quelques mois de répétition et de deux concerts en public. Ils s'imposent non par la persévérance mais par l'impact et l'énergie.

Pionniers du punk

Avant le punk, quelques groupes préparent le terrain et jouent un rock dur, avec une image résolument anti-pop. En Angleterre, ce sont Doctor Feelgood et les groupes de Pub-rock qui ouvrent la voie. En France, les Dogs, les Rockets, jouent dans les banlieues industrielles de province du rock dégénéré et puissant; mais ces groupes ne donnent que quelques concerts avant de se séparer, et entrent dans la légende sans jamais sortir de leurs banlieues.

Dès 1976, à Paris, *Rock News*, la revue française de la nouvelle vague du rock, parle de la nouvelle scène parisienne et de ces groupes qui répètent dans les caves de Belleville, et vont former la scène punk française :

Strike up. Formé par des élèves du lycée Charlemagne, ils s'appellent d'abord Nancy and the Spittles et sont influencés par les Ramones. Ils donnent un concert avec Patrick Eudeline avant d'éclater. On retrouve les deux guitaristes

Herman et Nancy dans Métal Urbain, le chanteur Pierre dans Loose Heart et le batteur Hervé dans Loose Heart et Stinky Toys.

Angel Face. Réunis autour des saccades rythmiques de Riton Angel Face, Julian F. Holster à la fuzz guitare, Woony Farey (basse) et Snoopy (batterie), assurent un bruit d'enfer. Pionniers du punk, ils jouent dans un style toujours aussi ravageur depuis 1975. Patrick Eudeline chante avec eux le temps d'un concert, Henry Flesh le remplace ensuite. Ils deviennent un mythe pour la nouvelle génération mais se séparent sans avoir réalisé leurs promesses.

De l'éclatement de ces deux groupes, naissent Loose Heart qui semble accomplir les recherches musicales d'Angel Face, et 1984, le seul à laisser un enregistrement.



Asphalt Jungle. Photo Cobra

Asphalt Jungle

Après avoir chanté avec Nancy and the Spittles puis Angel Face, Patrick Eudeline, ancien rock-critic à *Best*, forme Asphalt Jungle lorsqu'il rencontre le guitariste Rikki Darling. Avec The Mental Job à la basse et Skunky à la batterie, ils enregistrent un 45 t. « Déconnection/Never mind OD ».

« Asphalt Jungle hait les hippies, Woodstock, Genesis, les cheveux longs, les utopies et les mensonges d'hier... Le monde d'Asphalt Jungle est celui du rêve adolescent avec ses plaisirs

éphémères, ses désirs et ses angoisses. » (Patrick Eudeline, *Rock en Stock* n° 1.)

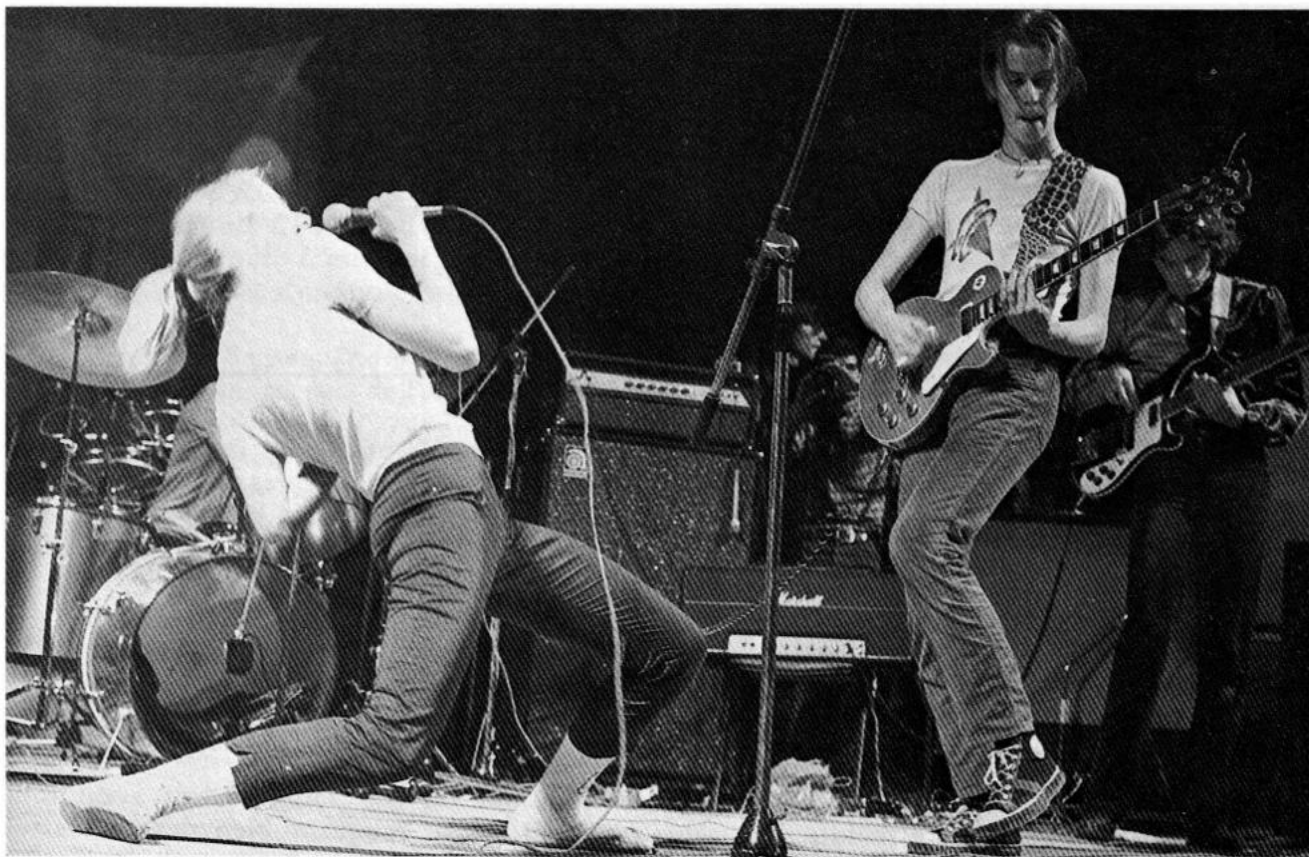
Asphalt est le plus radical des groupes punk. Il joue un rock primaire et énergique, avec en prime le jeu de scène dégingué et le chant éraillé de Patrick.

A l'automne 1977, Patrick et Rikki changent de section rythmique et enregistrent avec Riton et Mino, deux anciens rockers de Ricky Beaulieu et les Starters, un second 45 t. plus mélodique : « Planté comme un privé/Purpleheart ».

Stinky Toys

Ils sont jeunes, bien élevés, portent des tee-shirts, des blue jeans et des baskets. Des teen-agers dégénérés qui jouent un rock rapide et spontané, avec un son saturé. Elli Medeiros, la chanteuse, spasmodie, crie et éructe dans son micro des textes douloureux, tandis que Jacno assure des

rythmes soutenus et des breaks abondants, et qu'Hervé, à la batterie, démolit ses cymbales avec beaucoup de savoir-faire. Ils ont une image personnelle et originale, et au bout de quelques concerts jouissent d'une très bonne réputation. Ils enregistrent chez Polydor un 45 t. qui marche



Stinky Toys. Photo Polydor

bien. Cela leur permet de sortir un album à l'automne 77 avec quelques bons titres, « Boozy Creed/Plastic Faces/More than Me ». Leur célébrité est jusque-là surtout parisienne, mais après quelques concerts en Angleterre, où ils obtiennent beaucoup de succès, ils se lancent à la

conquête de la province au début de l'année 1978. Epreuve de vérité pour le premier des groupes « new wave ».

Métal Urbain

Après le départ de Rikky Darling pour Asphalt Jungle, Zip Zinc et Eric Débris, les deux synthétiseurs, et Clode Panik, le chanteur, se joignent à Herman et Nancy pour continuer Métal Urbain qui sème le scandale partout où il passe. Bande à Baader du punk, ces destructeurs insolents veulent la mort de l'institution du rock et

chantent en français des textes révolutionnaires, une version d'« Anarchy in U.K. » des Sex Pistols : « Anarchie en France », « Lady Coca-Cola/Panique/Paris-Maquis », sur des riffs de guitare durs et d'incessantes agressions de synthétiseur. Bien qu'ils chantent en français, ils sont appréciés en Angleterre.

Warm Gun

D'une efficacité plus rock que punk, le groupe Bitch a du succès lors des quelques concerts qu'il donne. Ils prennent le nom de Warm Gun, lorsqu'ils enregistrent quatre morceaux dyna-

miques et bien en place chez Isadora : « Broken Windows/Chinese Gangsters ». Depuis, Warm Gun, l'un des groupes les plus prometteurs de la cuvée 1977, semble sombrer dans l'inactivité.

Les Lou's

Groupe formé de quatre filles. Cette particularité intéresse et attire. Pourtant les Lou's habillées

en jeans et en tee-shirts, jouent du rock et non de leurs charmes.

Guilty Razors

Groupe formé d'immigrés espagnols qui joue un punk-rock typique. Ils ressemblent tous à Sid Vicious et jouent de leur dégaine prolétaire et du charme de leur blond chanteur Tristam,

qui crache sur le public. Ils écrivent des textes politiques en anglais et, après quelques concerts, enregistrent un 45 t. chez Polydor : « I Don't Wanna Be a Rich/Provocate ».

Starshooter

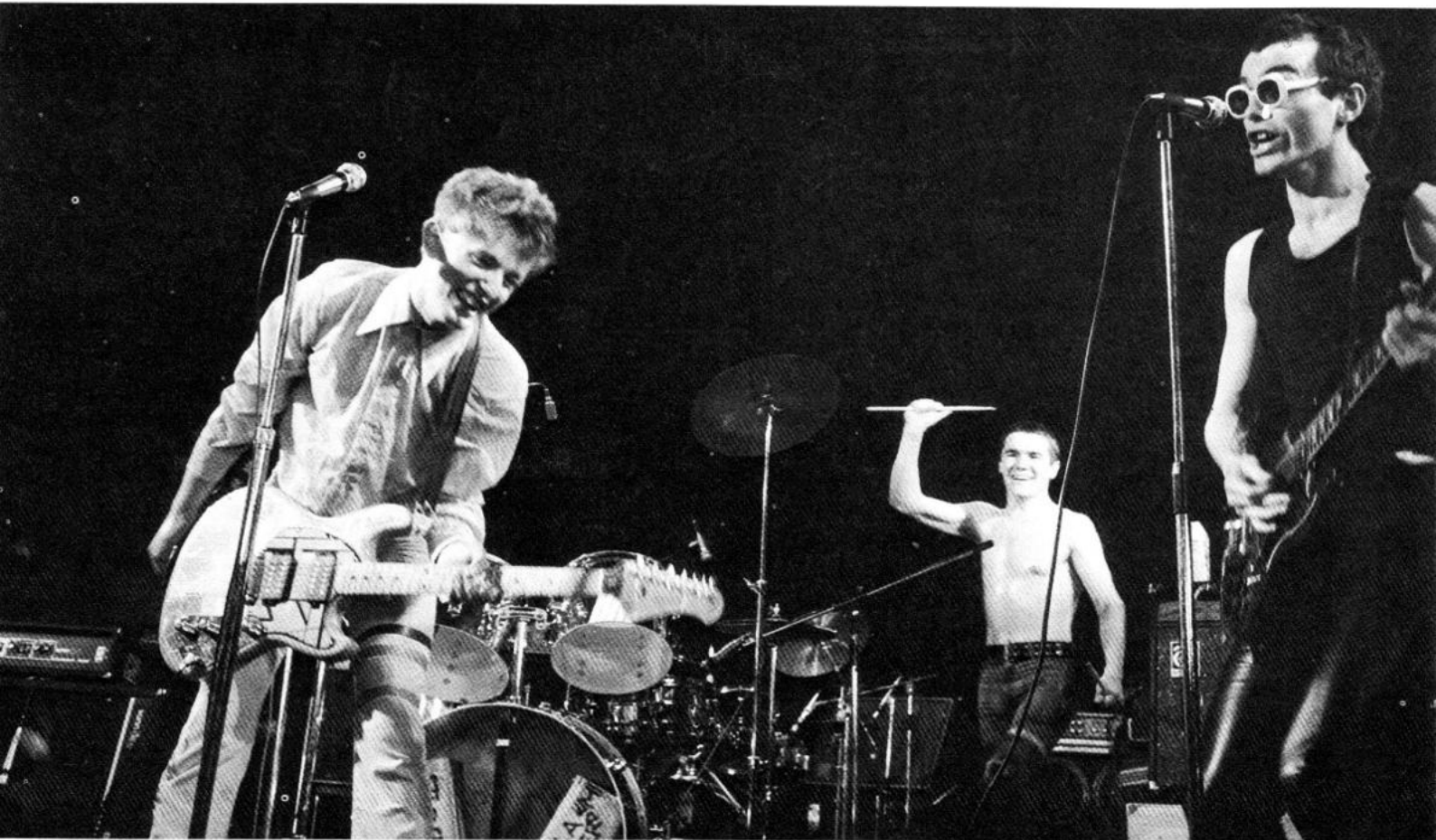
Ces quatre Lyonnais, Kent Hutchinson (chant et guitare), Jen Clark (guitare solo), Michaël Crowsy (basse), Phil Pressing (batterie), forment le plus drôle des groupes punk français. Ils ne

boivent que du lait fraise, veulent avant tout s'amuser et se moquent bien des problèmes philosophiques de la décadence punk.

« Un rock éclatant de santé, accroché au

Métal Urbain. Photo Ruffin/Cobra





Starshooter. Photo Pathé

ciment des villes, dont la seule prétention est de faire remuer et de se sentir bien dans sa peau. » (Starshooter, dans *Rock & Folk* n°127, août 1977.)

Sur un boogie violent et rapide, ils chantent des paroles argotiques et teen-agers : « Quelle

crise baby/Pin Up Blonde ». Dans cet univers punk souvent poseur, Starshooter amène un peu d'air frais, de décontraction et d'humour.

Electric Callas

Quelques passages sur scène assurent la renommée de Jangill Callas le chanteur et de son groupe qui s'inspirent d'Iggy Pop et des Damned et

jouent un rock violent et défoncé, dans les ambiances chaudes des salles de province, avant d'évoluer vers une musique plus sophistiquée.

Marie et les Garçons

Autour de Marie à la batterie, les garçons élaborent une musique aux sonorités envoûtantes et aux rythmes brisés, inspirée du Velvet

Underground et des Talking Heads. Révélés au festival punk de Mont-de-Marsan, ils enregistrent un 45 t. chez Rebel Records : « Mardi soir ».

Nous regrettons de ne pouvoir, dans le cadre de ce livre, établir une discographie. Un panorama complet serait en effet fort long, et seuls les disques parus ces quatre ou cinq dernières années sont encore en vente chez les disquaires. Les autres sont épuisés ou retirés du commerce. Il existe néanmoins de nombreuses rééditions des vedettes des années 60.

Table des illustrations

1.	Pochette Henri Salvador alias Henry Cording.	12	14.	... sur scène. <i>Photo Pierre Fournier</i> .	30
2.	Danyel Gérard, le chanteur qui suffoque, aux « Numéros 1 de demain », en 1958. <i>Photo Pierre Fournier</i>	13	15.	... Eddy et son saxo. <i>Photo Pierre Fournier</i>	31
3.	Claude Piron, charmeur en cuir noir, deux ans avant Danny Boy. <i>Photo Pierre Fournier</i>	14	16.	Les Chats sauvages à la télé. <i>Photo Ristroph/Scoop</i>	33
4.	Deuxième et dernier 45 t. de Gabriel Dalar.	14	17.	... dans les coulisses de l'ABC. <i>Photo Pierre Fournier</i>	34
5.	Richard Anthony, à la barre de son canot automobile. Il vient d'enregistrer « Nouvelle vague ». <i>Photo Pierre Fournier</i>	15	18.	... sur le billard. <i>Photo Ristroph/Scoop</i>	36
6.	Johnny, sa première Triumph, des copains du Golf et Eddy qui travaille encore dans les assurances. <i>Photo Pierre Fournier</i>	17	19.	Vince, le dur. <i>Photo Ristroph/Scoop</i>	39
7.	Johnny, blouson à carreaux et porte-feuille en skaï. <i>Photo Pierre Fournier</i>	19	20.	L'élégance des Pirates. <i>Photo Pierre Fournier</i>	40
8.	... dans sa chambre, avec ses photos favorites, à l'époque de son premier disque. <i>Photo Pierre Fournier</i>	20	21.	Scooters et terrain vague. <i>Photo Pierre Fournier</i>	41
9.	... dans les coulisses de l'Alhambra, en septembre 60. <i>Photo Pierre Fournier</i>	22	22.	Danny Boy et ses Pénitents, sur scène. <i>Photo Pierre Fournier</i>	42
10.	... au premier Festival du Palais des Sports. <i>Photo Pierre Fournier</i> . .	23	23.	... en costume de ville devant l'affiche Pinder/RTF. <i>Photo Pierre Fournier</i>	43
11.	La foule déchaînée du premier Festival du rock. <i>Photo Pierre Fournier</i>	25	24.	Les Vautours, dans les coulisses du théâtre de l'Etoile. <i>Photo Pierre Fournier</i>	44
12.	La mode twist. <i>Photo Pierre Fournier</i>	27	25.	Frankie Jordan, le pied sur le piano, au premier Festival de rock. <i>Photo Pierre Fournier</i>	45
13.	Les Chaussettes noires, lors de l'enregistrement de leur premier 45 t. <i>Photo Pierre Fournier</i>	29	26.	Sylvie, jeune fille moderne au téléphone. <i>Photo Bernard/Scoop</i> . . .	47
			27.	Rocky Volcano, le bulldozer chantant. <i>Photo Aubert/Philips</i> . . .	48
			28.	Les Fantômes. <i>Photo Nisak/Vogue</i> .	49
			29.	Les Champions, formule instrumentale. <i>Photo Bel/Air</i>	50
			30.	Les Pingouins, Thierry Vincent et Dominique Blanc Francard au centre. <i>Photo Decca</i>	50
			31.	Long Chris, beau cow-boy à la guitare. <i>Photo Aubert/Philips</i>	51
			32.	En bas, Charlot. En haut à droite	

	Eddie Kalafate. Tous deux musiciens de studio aujourd'hui. Au centre, El Toro et à gauche Jacques Dutronc. <i>Photo Vogue</i>	52	59.	Nino, l'élégance du rythme. <i>Photo Letellier/Scoop</i>	83
33.	Gelou et les Flippers. <i>Photo Bernard/Scoop</i>	52	60.	Jacques Dutronc, play-boy de drugstore. <i>Photo Ruhaut/Scoop</i> . . .	83
34.	Gillian Hills, jeune fille à l'électrophone et au transistor. <i>Photo Perier/Scoop</i>	53	61.	Michel Polnareff, beatnik de Montmartre. <i>Photo Lenoir/Scoop</i> . .	84
35.	Nicole Paquin, Sexy rock'n'roll. . . .	54	62.	Antoine, élucubrations et chemise à fleurs. <i>Photo Ruhaut/Scoop</i>	85
36.	Jackie Seven, Belge paysanne et garçonne. <i>Photo Nisak/Vogue</i>	55	63.	Pochette Benjamin, pochette Long Chris, pochette Edouard	86
37.	Hédika en baby-doll. <i>Photo Pierre Fournier</i>	55	64.	Les Variations, les Pop Stars françaises. <i>Photo Leguay/Scoop</i> . . .	91
38.	Pochettes Michel Sydney, pochette Dany Fisher, pochette Gerry Beckles et les Toppers	57	65.	Martin Circus sur scène avec des masques, en 71. <i>Photo Claude Gassian</i>	94
39.	Pochette Françoise Hardy, pochette France Gall, pochette Gam's, pochette Claude François	62	66.	Triangle. <i>Photo Claude Gassian</i> . . .	95
40.	Pochette Frank Alamo	63	67.	Dynastie Crisis, avec Jacques Mercier (chauve) et Jackie Chalard à droite. <i>Photo Daniel Decamps</i> . . .	97
41.	Billy Bridge. <i>Photo Pierre Fournier</i> .	65	68.	Alain Suzan, chef de file d'Alice. <i>Photo Claude Gassian</i>	98
42.	Jacky Moulière. <i>Photo Bernard/Scoop</i>	65	69.	Pochette Mahjun, pochette Komintern, pochette Red Noise . .	101
43.	Les Spotnicks. <i>Photo Président</i> . . .	66	70.	Daevid Allen le regard tourné vers la planète Gong. <i>Photo Alain Dister</i>	104
44.	Les Missiles. <i>Photo Poirier/Pathé</i> . .	68	71.	Ame son, Patrick, Marc, Bernard et François, dans un décor paradisiaque et alchimique. <i>Photo Byg Records</i>	105
45.	Les Dauphins. <i>Photo Pathé</i>	69	72.	Moving Gelatine Plates. <i>Photo CBS</i>	107
46.	Les Lionceaux. <i>Photo Aubert/Philips</i>	69	73.	Magma, Christian Vander au centre, Klaus Blasquiz, barbu et chevelu derrière. <i>Photo Aubert/Phonogram</i> . . .	108
47.	Les Sunlights. <i>Photo Lenoir/Scoop</i> .	70	74.	Catherine Ribeiro, <i>Photo Apis/Phonogram</i>	109
48.	Larry Greco. <i>Photo Gabriel Mondant</i>	71	75.	Ange, dans les rues de Belfort. <i>Photo Delorme/Phonogram</i>	111
49.	Hector et ses médiateurs. <i>Photo Wiezniak/Philips</i>	72	76.	Atoll, dans les prairies lorraines. <i>Photo Legras/Eurodisse</i>	112
50.	... avec son bouchon de bidet. <i>Photo Delorme/Phonogram</i>	73	77.	Roger Mason et son accordéon diatonique. <i>Photo Adda/Chant du Monde</i>	114
51.	Moustique à la télé. <i>Photo Hamia/Scoop</i>	74	78.	Mélusine dans le métro. <i>Photo Polydor</i>	115
52.	... avec ses copains de la Bastoche. <i>Photo Pierre Fournier</i>	75	79.	Marti. <i>Photo Adda/Chant du Monde</i>	117
53.	Ronnie en action. <i>Photo Pierre Fournier</i>	77	80.	Alan Stivell et sa harpe celtique. <i>Photo Bounon/Phonogram</i>	119
54.	... en première partie de Chuck Berry à l'Olympia. <i>Photo Pierre Fournier</i>	77	81.	Au Bonheur des Dames dans leurs premiers costumes. <i>Photo Delorme/Phonogram</i>	124
55.	Nöel avec son tambourin. <i>Photo Leguay/Scoop</i>	78	82.	Les mêmes en smokings roses. <i>Photo Aubert/Phonogram</i>	125
56.	... beau ténébreux. <i>Photo Pierre Fournier</i>	79			
57.	Stone, boots, jean velours et coupe à la Stone. <i>Photo Leguay/Scoop</i> . .	80			
58.	Hugues et son Skiffle group. <i>Photo Letellier/Scoop</i>	82			

83.	La décadence raffinée de Frenchies.	127	94.	Trans Europ Express, en pleine	
84.	La décadence outrée de Blue Vamp.			action. <i>Photo Cobra</i>	141
	<i>Photo Blue Vamp Records</i>	128	95.	Factory à Givors. <i>Photo Cobra</i>	142
85.	Albert Marcœur. <i>Photo WEA</i>	131	96.	Ganafoul, contre le camion du	
86.	Sphereo. <i>Photo Cobra</i>	135		matériel. <i>Photo Crypto</i>	143
87.	Zao. <i>Photo RCA</i>	134	97.	La belle Fabienne et ses Shakin	
88.	Puksar. <i>Photo CBS</i>	135		Street. <i>Photo CBS</i>	144
89.	Beranger. <i>Photo L'escargot</i>	137	98.	Téléphone, un groupe bien	
90.	Higelin. <i>Photo Krzysztof Prusz-</i>			français, <i>Photo Pathé</i>	145
	<i>kowski</i>	137	99.	Bijou pose pour les filles. <i>Photo</i>	
91.	Véronique Sanson. <i>Photo WEA</i>	138		<i>Delorme/Phonogram</i>	146
92.	Renaud, dans les rues de Paname.		100.	Asphalt Jungle. <i>Photo Cobra</i>	148
	<i>Photo Polydor</i>	139	101.	Stinky Toys. <i>Photo Cobra</i>	149
93.	Little Bob Story, entre deux		102.	Métal Urbain. <i>Photo Ruffin/Cobra</i> .	150
	tournées. <i>Photo Crypto</i>	140	103.	Starshooter. <i>Photo Pathé</i>	151

Table des matières

Première partie

Le rock'n'roll, des premiers hoquets à l'explosion 1956-1962

Du silence à la fureur, 11

Des premiers disques aux premiers succès, 11

Vian/Salvador, 12/Danyel Gérard, 12/Claude Piron, 13/Gabriel Dalar, 14/Richard Anthony, 15

L'été des bousons noirs, 16

La radio, 16

Le rock'n'roll est parmi nous, 16

La légende du Golf Drouot, 17

Johnny Hallyday, 18

Les romans de l'enfance de Johnny. Jil et Jan. Johnny, prince du rock. Le roi du twist. L'idole des jeunes. Le mythe.

Les festivals internationaux du rock'n'roll, 24

La révélation. La sociologie. Le scandale.

L'évolution du business, 26

Du côté des maisons de disques. Du côté de la télévision.

L'âge du twist, 26

La presse des jeunes, 27

Disco-Revue. Salut les Copains. Bonjour les Amis. Age Tendre et Têtes de Bois. Tilt'Hebdo. Nous les Garçons et les Filles.

La Nation, 28

Les Chaussettes Noires, 29

Depuis les HLM... Vers un avenir assuré. Jusqu'à la rupture.

Les Chats sauvages, 32

Ils nous amènent le soleil... sur une galette de vinyl. Jusqu'à la fin de l'été.

Vince Taylor, 35

Vince est nourri aux sources du rock. Vince prophète en son pays. « Le rêve américain des Français ». Vince l'Américain. Vince le noir. L'échec. Le chemin du mystique.

Les Pirates, 40

Les ambassadeurs de Paris... font le tour du monde... en litres de lait.

Danny Boy et ses Pénitents, 42/Les Vautours, 44/Frankie Jordan, 45/Sylvie Vartan, 46/Rocky Volcano, 48/Les Fantômes, 48/Les Champions, 49/Les Pingouins, 50/Long Chris et les Daltons, 51/El Toro et les Cyclones, 52

Les filles, 53

Gillian Hills, 53/Gelou, 53/Nicole Paquin, 54/Hédika, 54/Jackie Seven, 55

D'autres inconnus, 56

Michel Sydney, 56/Dany Fischer, 56/Johnny « Rock » Feller, 56/Les Aristocrates, 56/Teddy Raye, 57/Ricki Sailor et les Loups-Garous, 57/Gerry Beckles et les Toppers, 57/Claude et les Tribuns, 57

Deuxième partie

De l'âge d'or du yé-yé aux premiers beatniks 1963-1966

Yé-yé, 61

Françoise Hardy, 62/France Gall, 62/Sheila, 62/Adamo, 62/Claude François, 62/José Salcy, 63/Les Surfs, 63/Jocelyne, 63/Les Gam's, 63/Frank Alamo, 63/Claudine Coppin, 64/Tiny Yong, 64/Billy Bridge, 64/Jacky Moulière, 64/Lucky Blondo, 65

Les groupes instrumentaux, 66

Les Spotnicks, 66/ Les Aiglons, 67

Les groupes vocaux, 67

Les Missiles, 67/Les Kelton, 68/Les Dauphins, 68/Les Faux Frères, 69/Les Lionceaux, 69/Les Sunlights, 70

La résistance du rock, 71

Larry Gréco, 71/Hector, 71/Moustique, 74

Du British boom au rhythm'n'blues, 76

Ronnie Bird, 76/Noël Deschamps, 78/Stone, 79/Vigon, 80/Les Turnips, 81

Les beatniks, 81

Hugues Aufray, 81/Nino Ferrer, 82/Jacques Dutronc, 83/Michel Polnareff, 84/Antoine, 84/Benjamin, 86/Chris, 86/Edouard/Evariste, 86

Troisième partie

La pop music, du blues au folk, des festivals à la révolution 1967-1972

La situation internationale, 89

Psychedelic. Hippies. La pop music

La situation française, 89

Une révolution sans musique, 90

Hard blues boom, 90

Variations, 90/Devotion, 92/Alan Jack Civilisation, 92

Les festivals pop ou le fantasme de Woodstock, 93 *Pop France*, 93

Martin Circus, 94/Triangle, 95/Zoo, 96/Système Crapoutchik, 96/Dynastie Crisis, 96/Alice, 97/Blues Convention, 98/Total Issue, 98

Pop subversion, 99

Pop politique. Pop parallèle
Red Noise, 100/Komintern, 100/Mahjun, 101/Barricade, 102/Crouille Marteau, 103/Dagon, 103/Gong, 103/Ame Son, 104/Melmoth/Dashiell Hedayat, 105/Mahogany Brain, 106

Progress Pop, 106

Moving Gelatine Plates, 106/Magma, 107

Pop poètes, 109

Ribeiro/Alpes, 109/Higelin/Areski/Fontaine/Saravah, 110

Pop théâtre, 110

Ange, 110/Atoll, 112/Mona Lisa, 112

Le folk français, 113

De la variété à la marginalité. Hoots, folk-clubs, festivals. Revues et disques

Les promoteurs du folk américain, 113

Graeme Allwright, 113/Roger Mason, 114/Steve Waring, 114/Marcel Dadi, 114

Traditionnel et « revival », 115

Mélusine, 115/La Bamboche, 116/Malicornie, 116

Minorités nationales, 116

Occitanie. Bretagne. Autres minorités
Marti, 117/Patric, 118/Joan-Pau Verdier, 118/Ventadorn et autres, 118/Glenmor, 118/Alan Stivell, 119/Gilles Servat, 119/Kirjuhél/Droug, 120/Gweltaz az Fur, 120/Roger Siffer, 120

Quatrième partie

Du retour du rock à la nouvelle vague

Rétro-France, 123

Albert et sa Fanfare Poliorcétique, 123/
Au Bonheur des Dames, 124

Décadence anglo-saxonne, 126

Les Frenchies, 126/Blue Vamp, 127

Rock et variétés, 129

Marc Charlan, 129/Patrick Juvet, 130/
Alain Kan, 130/David Rocheline, 130

Production parallèle, 130

Arcane-Crypto. Cobra. Gratte-Ciel. Dis-
juncta/Urus. Pôle.
Albert Marcœur, 131/Etron Fou Leloublan,
132/Gérard Manset, 132/Tai Phong, 132/
Spheroc, 133/Zao, 133/Lard Free, 134/
Pulsar, 134/Heldon, 135

Une chanson française rock..., 136

Bernard Lavilliers, 136/Jacques Higelin,
136/François Béranger, 137/Jean-Michel
Jarre, 138/Yves Simon, 138/Véronique
Sansone, 138/Renaud, 139

Un nouveau rock/blues boom, 139

Little Bob Story, 139/Trans Europ Express,
141/Factory, 141/Ganafool, 142/Larry
Martin Factory, 143/Boogaloo Band, 143

Un rock nouvelle vague, 144

Shakin Street, 144/Téléphone, 145/Bijou,
145

Punk et new wave, 147

Pionniers du punk, 147
Asphalt Jungle, 148/Stinky Toys, 148/ Mé-
tal Urbain, 149/Warm Gun, 149/Les Lou's,
150/Guilty Razors, 150/Starshooter, 150/
Electric Callas, 151/Marie et les Garçons,
151.

*La composition de ce livre
a été effectuée par Eurocom, à Sèvres,
l'impression et le brochage
par l'Imprimerie Aubin
à Poitiers/Ligugé
pour les Editions Albin Michel*



*Achevé d'imprimer le 25 octobre 1978
N° d'édition, 6364. — N° d'impression, P 8444
Dépôt légal, 4^e trimestre 1978*

Vingt ans déjà. Voilà vingt ans que le rock existe en France, et il est aujourd'hui encore la musique préférée des "moins de vingt ans"... La première histoire du rock français vient fêter cet anniversaire.

Depuis les premiers hoquets de Danyel Gérard, l'irrésistible ascension d'un enfant blond nommé Johnny Hallyday, et le succès de jeunes chanteurs endiables ou de groupes aux noms magiques : Vince Taylor, Les Chaussettes noires, Les Chats sauvages..., rien n'est plus comme avant dans la musique populaire française.

C'est une explosion. Après quoi les modes et les styles les plus variés vont se succéder sur le devant de la scène : mode anglaise, rhythm'n'blues, beatniks, pop music, folk, hard rock, jazz rock, rock décadent, punk, new wave...

Tous les héros de cette longue épopée, tous les événements qui l'ont jalonnée, depuis le vandalisme au Palais des Sports jusqu'aux festivals pop et aux récents défoulements punk, sont évoqués ici dans leur contexte social. Excellente occasion de se rappeler ou de découvrir le cheminement de cette musique dont l'histoire est un peu celle de la jeunesse.

Grâce à un patient travail de documentation, à une analyse fine et rigoureuse, et à des méthodes inspirées de l'histoire sociale moderne, Christian Victor et Julien Regoli dressent un panorama complet et passionnant de cette merveilleuse aventure.